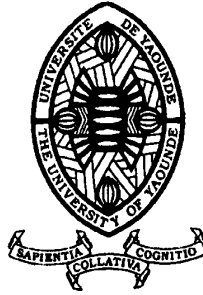


REPUBLIQUE DU CAMEROUN

Paix – Travail – Patrie

UNIVERSITE DE YAOUNDE I
ECOLE NORMALE SUPERIEURE
DEPARTEMENT DE DEPARTEMENT DE

Français



REPUBLIC OF CAMEROUN

Peace – Work – Fatherland

UNIVERSITY OF YAOUNDE I
HIGHER TEACHER TRAINING COLLEGE
DEPARTMENT OF DEPARTMENT OF FRENCH

LE MARIAGE DANS LE FILS D'AGATHA MOUDIO DE FRANCIS BEBE

Mémoire présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du Diplôme
de Professeur de l'Enseignement Secondaire deuxième grade(DI.P.E.S.II)

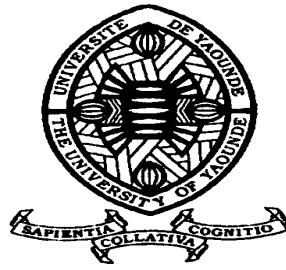
Par :

ETENG KEBIANYOR DORRIS
Licenciée ès Lettres Bilingues

Sous la direction
Madame Thérèse TSAFACK
Chargée de Cours

Année Académique
2015-2016





AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire de Yaoundé I. Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : biblio.centrale.uyi@gmail.com

WARNING

This document is the fruit of an intense hard work defended and accepted before a jury and made available to the entire University of Yaounde I community. All intellectual property rights are reserved to the author. This implies proper citation and referencing when using this document.

On the other hand, any unlawful act, plagiarism, unauthorized duplication will lead to Penal pursuits.

Contact: biblio.centrale.uyi@gmail.com

Dédicace

À toute ma famille

Remerciements

Que ce travail soit l'expression sincère de notre profonde gratitude à l'endroit de tous ceux qui ont contribué à sa réalisation. Nous remercions particulièrement :

- Notre encadreur, Madame Thérèse Tsafack, chargée de cours à l'École normale supérieure de Yaoundé, pour la patience avec laquelle elle a bien voulu diriger nos premiers pas dans la recherche ;
- Tous les enseignants du département de français de l'École normale supérieure de Yaoundé. Puisse ce travail refléter la qualité de leurs enseignements et conseils.

Résumé

Le souci de revoir comment le mariage est organisé en contexte africain est l'une des préoccupations majeures de Francis Bebey à travers son œuvre. De ce fait, dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, les questions liées au mariage se déploient à tous les niveaux de lecture et de réflexion qu'une œuvre littéraire puisse offrir. Le héros, Mbenda, victime de la tradition et attiré par les opportunités que lui procure le modernisme, fait face à l'hostilité des membres de sa communauté y compris sa mère qui n'a aucune intention de le laisser enfreindre les lois de la tradition. À côté des normes qui régissent le mariage selon la tradition de la société du texte qui est imposée à la jeune génération, nous avons enregistré des conséquences qui en découlent de ce mode d'organisation. Ce mode d'organisation ne répond pas aux attentes des prétendants et engendre en retour un conflit entre l'ancienne et la jeune génération. Une écriture placée sous le signe de la mouvance et dont l'analyse est sous le prisme de la critique thématique et de la sociocritique nous semble de rigueur. Elle exhorte à la promotion de certaines valeurs essentielles à savoir l'acceptation de l'autre, la tolérance et le respect des valeurs individuelles. Ce sont ces valeurs qui président au fonctionnement harmonieux d'une société.

Mots clés : Mariage, tradition, modernité, conséquences, communauté, société, conflit, promotion, valeurs essentielles.

Abstract

The need to revive the rules that govern marriages in African context is one of the major preoccupations of Francis Bebey in his novel. Thus, in his novel *Le Fils d'Agatha Moudio*, questions related to marriage is displayed at reading and thinking levels any literary text may offer. The protagonist, Mbenda, victim of tradition and attracted by opportunities that modernism offers him, encounters the hostility of his community including his mother MaaMédi, who has no intention of letting him break the laws of tradition. Beside the laws that govern marriage according to tradition in the society of the novel, which is imposed on the younger generation, consequences often prevail due to this mode of organization of marriage in the society of the novel. These consequences arise due to the fact that the norms imposed on the younger generation do not correspond to their wishes and as a result creates a conflict between the older generation and the younger generation. Such writing related to moving, and whose analysis is under the prism of thematic and social criticism is surely of some rigor. The work exhorts the promotion of certain values such as tolerance and respect of individual choices. These values are what enable harmony in a society.

Key words: Marriage, tradition, modernity, consequences, community, society, conflict, promotion, essential values.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Le mot « mariage » qui vient du latin « *maritare* », désigne, selon le dictionnaire Le Petit Robert *l'union, de deux personnes reconnue de façon officielle par la loi ou les règles en vigueur localement dans le but de s'unir à vie en formant un couple. (Le Petit Robert ;1981)*. C'est aussi le mécanisme mis en œuvre par la société pour régler et contrôler les nombreuses relations humaines issues du fait physique de la bisexualité, ceci étant sa fonction originelle la plus ancienne.

En Afrique, et plus particulièrement au Cameroun, les parents trouvent nécessaire que les enfants ayant atteint une certaine maturité quittent leurs familles pour fonder les leurs à travers le mariage, étant donné que celui-ci est une voie qui permet aux individus de se responsabiliser. En fait, à travers l'union entre un homme et une femme se tissent les liens entre deux familles ou deux communautés. Le respect mutuel et la dignité sont présents tout au long du processus, et l'amour entre l'homme et la femme est élargie pour y inclure d'autres membres de la famille.

En effet, le thème du mariage depuis plusieurs décennies occupe une place importante parmi les autres thèmes qui ont attiré l'attention des romanciers d'Afrique noire. Seydou Badian dans *Sous l'Orage*, Abdoulay Sadjji dans *Maimouna*, Guy Menga dans *La Palabre stérile et Xala*, et Francis Bebey dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, en ont fait leur objet de prédilection, ce qui témoigne de cette grande importance accordée au « mariage » comme thème romanesque. Un tel intérêt vise à montrer la place prépondérante qu'occupe cette institution dans la culture africaine qui d'après la négritude senghorienne, vise à l'universel. Senghor nous explique qu'en Afrique, « la famille a pour but ultime de procréer des enfants, qui continuent à vivre la tradition, à maintenir et multiplier l'étincelle de vie dans leur corps et dans leur âme pieusement » (L.S. Senghor, « *ce que l'Homme noir apporte* » in Liberté I. Négritude et humanisme, Seuil, Paris, 1964 : p. 28).

Il convient de noter qu'en traitant ce thème de mariage, les écrivains l'ont abordé dans différents angles.

Seydou Badian dans *Sous l'orage* présente la place du mariage dans la société africaine, une société où le droit coutumier est mis à mal par les nouveaux venus, les Blancs avec leur culture.

Abdoulaye Sadjji, en présentant dans *Maimounale* mariage en contexte africain met l'accent sur les contraintes qui l'entourent ainsi que leurs répercussions sur les individus.

Guy Menga dans *La Palabre Stérile* présente les malheurs d'un jeune Congolais qui s'est dressé à tort ou à raison contre les anciens. Il décide de s'en aller en ville où il a une nouvelle vie et épouse une femme dont il espère procréer avec elle. Celle-ci tarde à réaliser son vœux, celui de rendre le jeune homme père mais finit par le faire par le biais d'un autre homme.

Mongo Beti, dans son ouvrage intitulé *Peuples Noirs, Peuples Africains*, (*PNP-Peuple Noirs Peuples Africains- PNP n° 53/54 (1986) : 72-93*), présente la finalité du mariage dans toute société ainsi que le rôle primordial que joue la femme au sein du couple. Pour lui, la capacité de reproduction de la femme est une assurance permanente et majeure dans un mariage, la stérilité chez celle-ci étant perçue comme une malédiction. L'auteur aborde également le problème d'héritage très important dans la société traditionnelle africaine, et plus particulièrement celui de la nécessité d'un héritier mâle. Le mariage entre deux femmes, mariage fantôme, le lévirat et l'héritage d'une veuve, le sororat ainsi que le choix d'un amant sont également autant de thèmes abordés.

Dans l'ouvrage intitulé *Le Mariage en Afrique : Pluralité des formes et des modèles matrimoniaux* (Ouvrage de Phillippe Antoine (IRD-CEPED) et Richard Marcoux (Université Laval) (s.d) octobre 2011 Presses des Universités du Québec), Richard Marcoux et Phillippe Antoine présentent les différentes formes d'union qui existent en Afrique comme ailleurs. Ayant effectué leurs recherches sur six pays d'Afrique subsaharienne (Burkina Faso, Kenya, Madagascar, Mali, Sénégal et Togo) et trois pays du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) , ces deux auteurs apportent un nouveau regard sur les questions liées au mariage et nous permettent d'appréhender certains aspects comme les relations pré-nuptiales, les modalités d'entrée en union, le choix du conjoint, les mariages inter-ethniques, les rapports au sein du couple, l'activité des femmes, le divorce, la polygamie et le remariage. Ensemble, ils dressent le portrait d'une jeune Afrique en pleine mutation qui révèle une véritable révolution silencieuse, annonciatrice des profondes transformations sociales et les rapports entre hommes-femmes.

Francis Bebey, quant à lui, s'est aussi intéressé au problème du mariage. Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, corpus que nous avons choisi pour illustrer l'organisation du mariage en contexte africain et plus précisément camerounais, il aborde la question du mariage en termes de choix du conjoint et du conflit des générations y afférentes.

Notre choix s'explique par le fait que le mariage est et demeure une question d'actualité préoccupante. En effet, dans cette œuvre parue en 1968 aux Editions Clé, l'auteur met en scène non seulement les rapports entre le personnage principal, Mbenda et Agatha, fille aux mœurs prétendues légères, mais met aussi en confrontation deux modes de civilisation à savoir la tradition et la modernité. Notre objectif est donc de voir si les transformations sociales ont une influence sur les manières de faire des habitants de Bonakwan, et ceci par le biais du mariage.

L'intérêt de ce travail réside dans sa portée sociale dans la mesure où il touche du doigt une réalité sociale, réalité qui mérite quelques solutions.

Des travaux de recherches ont aussi été faits sur le thème du mariage :

Mengue Angèle, dans *Le Mythe du Mariage dans Sous la Cendre le Feu* d'Evelyne NgolleMpoudi (Mémoire *D.I.P.E.S II, Département de Français, 1992*), présente le mariage comme étant un mirage. Le chercheur s'est focalisé sur les problèmes que posent les mariages mixtes et interethniques dans notre société.

Cornelia Bounang dans *Le Mariage africain entre tradition et modernité ; étude socio-anthropologique du couple et du mariage dans la culture gabonaise (Université Paul Valéry- Montpellier III, 2012 French)*, nous présente l'évolution socioculturelle de l'institution du mariage et la relation que les jeunes gabonais établissent entre la culture, leurs comportements et leurs actions sociales. Le chercheur essaye de démontrer les influences qu'exercent le mode de vie occidental en matière de mœurs et de style par le biais de l'urbanisation, de la scolarisation et des médias. Le modèle de couple et le type de mariage auxquels aspirent les jeunes gabonais est également sa préoccupation.

En ce qui concerne *Le Fils d'Agatha Moudio*, il a fait l'objet de nombreuses recherches :

Thérèse Tsafack dans son article *Le Fils d'Agatha Moudio ou le roman de l'ambiguïté (Synergies Algérie n° 19-2013)*, présente cette œuvre sous forme d'ambiguïté, qui est la complexité d'une situation qui résulte du choc culturel entre l'Afrique et l'Occident à un moment de l'histoire. Elle met en exergue la stratification de la société africaine (africains-noirs et africains-blancs). Les africains-noirs sont ceux qui sont ancrés dans la culture africaine tandis que les africains-blancs sont situés entre la tradition et le modernisme.

Grâce ETONDE-EKOTO dans *Portraits de femmes à travers Le Fils d'Agatha Moudio de Francis Bebey*, présente l'image de la femme africaine à travers l'œuvre ainsi que le rôle de cette dernière. L'univers symbolique qui constitue l'environnement intime de la femme dwala si chère au romancier est également mis en relief.

Yolande MesmineNgatchié, dans *La Référence Déictique dans Le Fils d'Agatha Moudio de Francis Bebey : Occurrences et Fonctions (Mémoire D.I.P.E.S II, Département de Français, E.N.S, 2012, inédit)*, montre comment s'identifie la référence déictique dans l'œuvre et son rôle.

Dans *Le Thème du Conflit dans Le Fils d'Agatha Moudio (Mémoire D.I.P.E.S II, Département de Français, E.N.S, 1995, inédit)*, EhouboAthanganBarnabas s'attache à montrer le conflit qui existe dans l'œuvre entre les Blancs et les Noirs.

Rachel KinguePriso dans une étude intitulée *Le Pouvoir de la Parole dans Le Fils d'Agatha Moudio (Mémoire D.I.P.E.S II, Université de Yaoundé I, 2011)*, montre la difficulté d'opérer un choix entre la modernité et la tradition. Ses recherches sont basées sur le poids et la puissance de la parole en société africaine surtout lorsque cette parole est prononcée par un aîné.

Quant à Félicité MogouDjowe, dans *L'Enseignement de l'adjectif qualificatif à partir d'un texte littéraire : Le Fils d'Agatha Moudio de Francis Bebey (Mémoire D.I.P.E.S II, Département de Français, 2009)*, elle explique comment on peut enseigner aux élèves l'adjectif qualificatif et sa portée en discours à partir de l'œuvre.

Au vu de tout ce qui précède, il ressort qu'aucun de ces travaux ne s'est intéressé à l'organisation du mariage. Ce qui, une fois de plus, justifie le choix de notre thème intitulé : *Le Mariage dans Le Fils d'Agatha Moudio de Francis Bebey*.

Tout travail de recherche suppose l'existence d'un problème. Étant donné que le Dictionnaire *Le Petit Robert* définit le mot problème comme étant la question centrale à résoudre par des méthodes logiques, celui que soulève notre thème est celui de la gestion autrement dit de l'organisation du mariage dans *Le Fils d'Agatha Moudio*.

M. Beaud définit la problématique comme étant *un ensemble construit, autour d'une question principale, des hypothèses de recherche et des lignes d'analyse qui permet(tent) de traiter le sujet choisi (Beaud Michelle, 1996 :32)*.

C'est aussi *un système de questions et d'approches qui définit le sens du sujet en organisant de façon méthodique les domaines de réflexion, les types de démarche et les points de vue possibles, dans une configuration théorique d'ensemble* (H. Pena- Ruiz : 1980 ;. 55).

De ces deux définitions, nous pouvons nous poser les questions suivantes : Quelle est la place du mariage dans Le Fils d'Agatha Moudio ? Cette question qui semble importante renvoie à d'autres préoccupations qui sont les suivantes :

- Quels sont les principes qui régissent à l'organisation du mariage dans Le Fils d'Agatha Moudio ?
- Ce mode d'organisation répond-il aux attentes des prétendants ? Sinon quelles en sont les conséquences ?
- Qu'est-ce qui justifie le choix de l'auteur pour une telle orientation de son texte ?

L'hypothèse étant une réponse anticipée à une question, nous posons comme hypothèse générale ce qui suit : le mariage occupe une place de choix dans Le Fils d'Agatha Moudio.

A cette hypothèse générale vient se greffer les hypothèses de recherche suivantes :

-H.R.1 : L'organisation du mariage dans Le Fils d'Agatha Moudio se heurte au poids de la tradition.

- H.R.2 : Ce mode de fonctionnement social a un impact négatif sur l'épanouissement des prétendants.
- H.R.3 : A travers une telle orientation, l'auteur déroule sa vision du monde.

Pour mener à bien notre travail, nous ferons usage de la sociocritique et de la critique thématique comme cadre théorique. La sociocritique est une branche de la sociologie de la littérature. Elle est en effet une approche littéraire qui s'attarde sur l'univers social présent dans le texte. La sociocritique décrit également les rapports qui existent entre la société et l'œuvre. Alors, dans la lignée des théoriciens de la sociocritique, nous allons nous intéresser aux travaux de George Lukacs et ceci pour la simple raison que sa théorie élaborée sur le héros nous semble la plus appropriée pour l'étude de notre corpus. Selon Lucien Goldmann, la forme du roman qu'étudie Lukacs est celle que caractérise l'existence d'un héros romanesque qu'il a très heureusement défini sous le terme de « héros problématique »

(L.Goldmann, *Le Dieu caché* : 1955 ; 98). Pour lui, un héros de roman ne peut manquer d'être que problématique car son parcours n'est pas sans heurts. Pour cela, les analyses de Lukacs permettent d'entreprendre une étude sociologique sérieuse de la forme romanesque. En fait, pour George Lukacs, le roman reste l'histoire d'une recherche « dégradée » qu'il nomme « histoire démoniaque » car il y a en cela la recherche des valeurs authentiques dans un monde dégradé lui aussi. Alors, tout lecteur devrait être capable de repérer la présence de se héros (démoniaque) dans un roman.

Étant donné que Francis Bebey s'est fortement inspiré de la société de son temps, cette démarche permettra de mettre en exergue la dimension sociale, au cœur même de l'écriture et orienter le regard du lecteur vers le réel.

La prochaine orientation méthodologique que nous avons choisie est la critique thématique. En fait, il s'agit d'étudier le mariage comme un thème représentatif dans *Le Fils d'AgathaMoudio*. Toutefois, rattacher ce travail à la critique thématique ne saurait être significatif si l'on ne détermine de qu'elle approche il s'agit. C'est donc le lieu de préciser que dans cette analyse, nous nous situons dans la perspective de Jean pierre Richard.

D'après Pierre Bélisle, « *la critique thématique ne se veut ni explication, ni interprétation, mais description de « paysages » littéraires, inventaire du répertoire du champ perceptif particulier à un auteur* ». (P. Bélisle, *Sur la Critique de Jean-Pierre Richard* : 1970 ; 133). Autrement dit, la lecture du roman selon la méthode richardienne doit prendre appui sur l'analyse des faits récurrents dans l'œuvre. Il s'agit de faire une lecture attentive et minutieuse afin de déceler le thème, « *foyer où rayonnent toutes les structures et toutes les significations* » (J.Pierre Richard, *Onze études sur la poésie moderne* : 1967 ; 9).

Toutefois, il s'avère important de mentionner que la conception du mot thème en linguistique ne peut s'appliquer en littérature. En réalité, selon l'acception linguistique, le thème renvoie à « *ces propos de quoi est énoncé la phrase ou le discours* ». Ainsi, ce qui se nomme « thème » en littérature renvoie plutôt à « *Une construction dont l'assemblage s'effectue à partir des éléments discontinus du texte. En bref, l'unité plus large à laquelle se réfère le thème en littérature n'est pas de l'ordre de la phrase mais de celui du texte considéré comme un tout, et le texte représente plus que la somme de ces phrases* ». (S. Rimmon-Kenan ; *Qu'est-ce qu'un thème* : 1985 ; 399).

Selon Jean-Pierre Richard :

Un thème est un principe concret d'organisation, un schéma ou un objectif fixe, autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde... Le thème nous apparaît alors comme l'élément transitif qui nous permet de parcourir en divers sens toute l'étendue interne de l'œuvre, ou plutôt comme l'élément charnière grâce auquel elle s'articule en un volume signifiant. (Jean-Pierre Richard ; L'Univers Imaginaire de Mallarmé : 1961 :24-26).

Pour lui, le thème littéraire est bien une construction, une structure, une figure autour de laquelle viendraient se greffer, s'associer d'autres thèmes pour structurer l'aspect sémantique et formel de l'œuvre. Il s'agit donc bien d'une critique immanente qui donne un sens à l'œuvre, celle-ci étant la réponse à une question qui ne trouve sa formulation qu'en l'œuvre elle-même.

De ce qui précède, nous pouvons dire que le thème en littérature renvoie à une idée qui est traitée tout au long d'un texte. Ainsi, l'œuvre littéraire devient un projet dont le sens se dévoile peu à peu par une étude des diverses parties comprises par leur relation à ce projet.

La lecture d'une œuvre selon la méthode richardienne doit donc prendre appui sur l'analyse des faits récurrents de ladite œuvre. Dans ce sens, il s'agit de faire une lecture attentive afin de déceler le sens suivant la typique « thème, motif, paysage », que J. Pierre Richard définit respectivement en ces termes :

Le thème est dans le texte, tout élément qui se répète à distance, se reconnaît, semblable à lui-même jusqu'à former une ligne explicativement significative. Les motifs sont les voies possibles d'une lecture à diverses entrées. Ils engendrent le développement du thème. Le paysage quant à lui, peut être décrit simplement comme l'effet provoqué par nos sens, la coloration donnée à un texte par les différents motifs du thème qui y sont traités. (J.Pierre Richard ; Proust et le monde sensible : 1974 ; 219).

L'analyste Michel Collot apporte plus d'éléments concernant cette base du travail en critique thématique : « *Le travail proprement dit de la critique thématique commence en effet à mes yeux à partir du moment où l'on définit qu'elles sont, parmi les virtualités sémantiques du thème, celle qui sont pertinentes pour la compréhension d'un univers imaginaire* ». (M. Collot ; *Le Thème selon la critique thématique* : 1988 ; 85). Ainsi, ce qui doit attirer l'attention du lecteur sur le thème, c'est sa récurrence, qui ne doit pas se confondre avec une simple répétition.

À ce niveau, la méthode suivie par la critique thématique possède une rigueur qui repose sur trois étapes fondamentales :

1. La première concerne le parcours minutieux du texte qui sera poursuivi de l'inventaire exhaustif des thèmes nucléaires ou sémantiques (possibilités de sens d'un texte, idées que l'on pense être importantes pour le texte). Et après, il est important d'actualiser ces occurrences. Il s'agit ici de choisir plus clairement parmi ces occurrences, celles qui sont les plus pertinentes dans la construction du fait narratif.
2. La seconde se rapporte à la mise en perspective du thème. Cette articulation concerne la recherche de réseaux : ici, on cherche dans le texte, la relationnalité du thème ; comment le thème s'associe aux sous-thèmes similaires ou opposés.
3. Pour terminer, on a la troisième étape qui concerne la constitution de « l'univers imaginaire » ou le « paysage » de l'œuvre.

La critique thématique nous sera également utile dans la segmentation de notre travail en sous parties ou thèmes, démontrant les aspects liés au mariage dans l'œuvre.

Ainsi, nous allons structurer notre travail en trois chapitres. Dans le premier chapitre que nous avons intitulé **L'organisation du mariage dans *Le Fils d'Agatha Moudio***, il sera question de faire la lumière sur les mécanismes qui sous-tendent l'union d'un homme et d'une femme dans l'œuvre.

Le deuxième chapitre sera articulé autour des **conséquences du système d'organisation du mariage dans *Le Fils d'Agatha Moudio* sur les prétendants**. Il s'agira en fait de faire ressortir dans l'œuvre l'impact de ce mode d'organisation sur les personnages concernés.

Dans le troisième chapitre intitulé **la vision du monde de l'auteur**, nous nous attèlerons à dévoiler le regard que porte Francis Bebey sur la société à travers l'institution du mariage. Il s'agit, en d'autres termes, de décrypter le message qui se cache derrière la peinture de cet aspect sociétal.

CHAPITRE I : L'ORGANISATION DU MARIAGE DANS *LE FILS D'AGATHA MOUDIO*

Le mariage étant un acte qui unit non seulement deux individus, mais aussi deux communautés, obéit à des règles préalablement établies par la société. La société que déroule Francis Bebey dans *Le Fils d'Agatha Moudio* n'en fait pas exception. Elle fonctionne selon un certain nombre de principes parmi lesquels ceux relatifs au mariage et auxquels doivent se soumettre tous les aspirants à la vie commune. Parler de l'organisation du mariage dans une œuvre revient donc à passer en revue les principes qui régissent cette institution dans *Le Fils d'Agatha Moudio*.

1.1 Critères fondamentaux

Si le mariage dans *Le Fils d'Agatha Moudio* repose sur le respect de certaines valeurs essentielles, celui-ci devient donc un acte qui permet à la société de porter un jugement sur son système du fonctionnement par le biais de ses membres. Ces valeurs, telles que développées dans l'œuvre, sont aussi bien morales que sociales.

Par valeurs morales, nous entendons celles individuelles, autrement dit, celles qui se rapportent au comportement du sujet dans son groupe d'appartenance, et sur lesquelles la société s'appuie pour porter son jugement. Les valeurs exigibles ici sont d'une part le respect et la soumission, la virginité chez la jeune fille, d'autre part le courage pour le garçon.

1.1.1 Le respect et la soumission

Selon la mère de Mbenda, toute fille qui entre en mariage dans une famille doit être de bonnes mœurs. Agatha Moudio, la fille la plus célèbre de Bonakwan qui fait l'objet de toutes les conversations de la communauté villageoise, ne répond malheureusement pas aux critères d'une bonne épouse sollicitée par Maa Médi, et approuvée par les habitants du village. Notons le discours de Maa Médi, à propos d'Agatha Moudio :

Jamais, roi ; je te dis qu'il ne l'épousera jamais sinon, moi, je cesserai d'être sa mère. Quoi ? Celle-là qui ne se contente pas de faire tout ce qu'elle fait, mais qui se prend en plus pour une femme blanche...Avec des robes ouvertes partout, comme si elle voulait faire voir son corps à tout le monde...Elle va devenir la femme de mon fils, elle ne voudra même

pas voir une pauvre femme comme moi auprès de La Loi...et elle ne fera rien de ses mains...à-ton jamais vu une telle femme aller travailler au champs, ou simplement aller puiser de l'eau pour son mari ? Dis-moi encore que La Loi va épouser une telle créature, et je te répèterai que je cesserai d'être sa mère s'il fait cela malgré mon refus. (Francis Bebey : 1967 ; 158)

Ici, nous voyons que Maa médi n'a aucune intention d'accepter Agatha comme bru parce qu'elle ne répond pas à ses attentes. Lorsque Maa Médi dit qu'Agatha se prend pour « *une femme blanche* », ceci nous oblige à revoir ce qu'elle entend par « femme blanche ». En effet, la femme blanche, d'après les villageois de Bonakwan, est celle là qui agit selon sa volonté et ne prend pas en considération l'opinion des autres. Agatha Moudio ayant été abandonnée à elle-même après la mort de sa mère et l'emprisonnement de son père a pris l'habitude de fréquenter les quartiers européens. Sachant que se frotter aux Blancs était mal perçu par toute la communauté, cela ne l'a pas empêchée de faire ce qu'elle pensait malgré le fait que les gens en parlaient négativement. Nous percevons à travers cet acte qu'Agatha est irrespectueuse car elle ne donne point d'importance à ce que les gens diront d'elle ; c'est ce qui constitue, en fait l'une des raisons pour laquelle elle est rejetée par la mère de Mbenda.

En plus, dans le discours de Maa Médi, elle précise qu'Agatha « *ne fera rien de ses mains* ». Ceci veut dire tout simplement qu'Agatha n'est pas le genre de bru qui sera prête à accompagner sa belle-mère au champ, ou faire la cuisine pour son mari. Ceci peut se justifier à partir du fait qu'Agatha n'ayant pas vécu avec ses parents, plus précisément sa mère, n'a reçu aucune éducation ou formation en ce qui concerne la gestion d'une maisonnée. Ceci est perçu par sa belle-mère comme un manque de respect car en tant que femme africaine et épouse, il est de son devoir d'accomplir ces tâches. Ayant de tels traits caractéristiques, cette jeune fille n'est pas appréciée par tous et par conséquent, est rejetée sur tous les plans.

En revanche, Fanny, fille de Tanga et épouse promise à Mbenda incarne la vraie femme africaine. Dans la société africaine traditionnelle, la femme digne de ce nom est celle là qui est reléguée à la cuisine et soumise aux tâches ménagères. Elle est aussi appelée à cultiver la terre, à nourrir sa famille et à mettre au monde des enfants pour pérenniser la tradition. Fanny avant d'être arrachée littéralement du sein de sa mère a reçu une éducation qu'une jeune fille aspirant au mariage est censée recevoir. À propos de Fanny, l'auteur nous dit :

Fanny était toujours chez Maa Médi, où elle apprenait son futur rôle d'épouse. Elle allait aux champs avec ma mère, travaillait toute la journée avec elle, ramassait du bois mort, et

rentrait le soir, abattue par une journée de soleil accablant. Maa Médi lui apprenait aussi à faire la cuisine, et lui indiquait mes plats préférés ... Maa Médi donnait aussi à Fanny toutes sortes de tuyaux qui devaient l'aider à conserver son mari...Ainsi, Fanny découvrit peu à peu combien j'étais un mari difficile en matière de bonne table ; et Maa Médi qui l'aimait beaucoup, lui apprit à supporter les maris difficiles. (Francis Bebey : 1967 ; 121).

Ce passage est une illustration de la formation qu'a reçue Fanny auprès de sa belle-mère. En effet, les champs lexicaux de la soumission et du respect restent très développés ici. Dans l'expression (« *elle apprenait son futur rôle d'épouse* ») se lit l'obéissance de l'élève à l'enseignant car pour qu'il y ait apprentissage, il faudrait que les conditions d'apprentissage soient favorables et l'obéissance fait partie de ces conditions. Nous apprenons que Fanny a suivi sa formation en toute sérénité malgré les difficultés telle que la fatigue à laquelle elle faisait face, contrairement à Agatha qui, au lieu d'être posée et penser à faire ce qui lui sera utile ainsi qu'à la société, s'est livrée à une vie volage. Pour ce qui est de Fanny, la docilité fut l'une de ses principales caractéristiques ; c'était un vase qu'il fallait remplir et elle n'a jamais tenue tête à Maa Médi, ce qui est, en effet, une preuve tangible du respect et de la soumission, qualités fondamentales de la femme dans la société du texte et africaine en particulier. Du respect de ces principes dépend la réussite d'un mariage. Maa Médi y tient et en les inculquant à la jeune Fanny, elle espère contribuer au bonheur du couple. Si le respect et la soumission sont des critères importants dans le mariage, il en est de même de la virginité.

1.1.2 La virginité

Dans la société africaine, la virginité d'une fille qui entre en mariage est un élément important car elle est une preuve de pureté et d'innocence chez la femme en ce qui concerne les relations intimes qui l'unissent à l'homme. C'est dans ce sens que Héléne Yinda déclare que « *La jeune fille qui (parvient) au mariage vierge (est) d'emblée une femme vertueuse* » (Yinda, Héléne : 2002 : 97), elle valide par la loi de « *la preuve de la virginité* » qui a cours chez les peuples de la côte lors de l'entrée de la jeune fille en mariage. *Le Fils d'Agatha Moudio* s'inscrit dans cette logique en s'opposant aux rapports sexuels de la fille avant le mariage. Maa Médi éprouve une forte répulsion à l'endroit d'Agatha ; elle s'oppose littéralement au mariage entre son fils et Agatha Moudio avec qui il a une relation intime. Parce que cette dernière « connaît déjà l'homme » (Francis Bebey ; 1967 : 18-19), c'est-à-dire entretient des rapports sexuels alors qu'elle n'est pas mariée, elle n'est plus digne d'être sollicitée pour une union conjugale.

En effet, Agatha est une fille de dix sept ans, mais qui a déjà une mauvaise réputation. Jeune fille à l'allure moderne, elle est l'objet de toutes les mauvaises langues. En fait, représentée socialement, elle est une fille aux mœurs légères, « une créature de Satan »(Francis Bebey : 1967 ; 18), et le portrait que Mbenda fait de cette jeune fille, portrait correspondant à la représentation qu'on se fait d'elle, en dit long :

Dans notre village, comme dans le sien, tout près du nôtre, ainsi que de tous les villages des environs, on pensait généralement que l'extraordinaire beauté de cette « créature de satan » masquait tout le mal qu'elle savait déjà faire. Pensez donc qu'à son âge, elle savait déjà tout faire... « Elle connaît déjà l'homme » disait-on en parlant d'elle (Francis Bebey :1967 ; 18).

En effet, si la valeur d'une fille se reconnaît dans son allure vertueuse, il n'en est pas de même d'Agatha. « Elle va tous les jours au quartier européen de la ville, c'est pour cela qu'elle est toujours bien habillée »(Francis Bebey : 1967 ;19) . Telle est l'image qu'on se fait d'elle dans le village.

Quand Mbenda cherche malgré tout à prendre sa défense, Maa Médi va plus loin dans l'étalage de sa mauvaise vie :

Dis- moi qu'elle n'est pas ce que l'on en dit ? Ce n'est pas moi qui vais te rappeler(...) son histoire avec Headman, le chef des manœuvres de la voirie. Un homme comme celui-là, un homme qui n'est rien et qui n'a rien, et qui n'est même pas de chez nous... Agatha se laisse emmener par lui, et tu me dis qu'elle n'est pas ce que je pense, et qu'elle ne mérite pas que je t'éloigne d'elle ? (Francis Bebey : 1967 ; 21)

Il ressort donc de ce qui précède que dans la société de Bonakwan, la virginité est une valeur capitale et la transgression de celle-ci constitue un délit de lèse-majesté dont la sanction est le rejet social. Mbenda semble partager le point de vue de ses confrères quand il dit : « je ne souhaiterais jamais à aucune fille d'aucun pays d'avoir la réputation d'Agatha » (Francis Bebey : 1967 ; 18).

D'ailleurs, la peur qu'il éprouve lorsque la jeune fille se présente chez lui pour la première fois un dimanche pluvieux traduit cet intérêt accordé aux valeurs morales :

Agatha entra et se mit à me faire réfléchir : qu'allait dire Maa Médi si elle trouvait cette fille chez moi, seule avec moi ? Si encore elle était venue un jour de semaine, il n'y aurait rien eu de grave : ma mère allait travailler aux champs tous les jours, et les quelques langues qui se seraient occupées de lui rapporter qu'Agatha était venue chez moi n'auraient certainement pas réussi à la convaincre. Mais aujourd'hui, un dimanche après

midi où tout le monde était au village, ce n'était pas le jour à choisir pour me rendre visite, bien que la présente visite me comblât littéralement de joie.

Il ne faut pas que tu restes longtemps ici, dis-je à Agatha, non, il ne faut pas... (Francis Bebey : 1967 ;17)

Comme nous l'avons constaté, la virginité, l'un des critères fondamentaux pour le mariage, occupe une place qui n'est pas à négliger. Quant au courage, il est également un élément fondamental qui mérite notre attention.

1.1.2 Le courage

Le courage étant une caractéristique de l'être vivant, il permet à celui-ci de vaincre sa peur, lui fait supporter la souffrance, braver le danger, entreprendre des actions difficiles ou hardies ; c'est ce qui définit un « *vrai homme* » ou encore, un homme accompli dans l'œuvre de Francis Bebey en général, et dans le village Bonakwan en particulier. Le héros du *Fils d'Agatha Moudio*, Mbenda, connu sous le nom de La Loi, est un homme courageux. Son nom La Loi incarne le pouvoir et la force physique. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est craint dans tout le village et toute femme se sentirait heureuse d'avoir pour époux un homme fort et courageux de cette espèce.

Lors de l'échange entre les chasseurs blancs et le chef du village Bonakwan, Mbenda use de son courage pour demander aux chasseurs de les dédommager puisqu'ils chassent dans leur forêt. Ce courage lui a valu l'amour de toutes les femmes du village, plus précisément d'Agatha. C'est ce qui ressort dans cet extrait :

Cet amour qu'Agatha avait pour moi datait du jour fameux où j'avais osé dire aux chasseurs blancs qu'ils ne sortiraient pas de notre village avec les singes de notre forêt s'ils ne payaient pas ce que le chef Mbaka leur demandait.... La voix du courage porte au cœur. Agatha était là sur la place au moment de cette inoubliable entrevue. Comme tout le monde, elle avait admiré ma fermeté (Francis Bebey : 1967 ; 19).

Dans le même ordre d'idées, il faut noter que le courage de La Loi ne lui a pas seulement attiré des admirateurs mais lui a également procuré une valeur inestimable et a fait de lui une référence aux yeux des aînés du village ainsi que des habitants de Douala. Ceci se révèle à travers les propos de Bilé :

Et savez-vous, tous, ici, que le fils d'Edimo, que nous voulons donner comme mari à votre fils, est le plus fort des lutteurs de Douala. Nous ne vous proposons pas n'importe quoi, n'importe qui ; voyez vous-mêmes : La Loi, lève toi pour qu'ils te voient bien.

-Je me levai et bombai gaillardement la poitrine. (Francis Bebey : 1967 ; 82)

Le courage est donc une valeur caractéristique pour le jeune homme qui veut entrer dans le mariage. Il se voit même dans l'apparence physique du personnage ; raison pour laquelle Mbenda doit montrer à ses futurs beaux-parents qu'il est bien bâti physiquement.

Par ailleurs, Mbenda est un objet de fierté pour sa mère. Les propos de celle-ci révèlent aux lecteurs le genre d'homme qu'est devenu La Loi dans son village et aux yeux de sa mère : « *Tu es aujourd'hui grand et fort et beau et courageux, mais c'est moi qui t'ai fait* » (Francis Bebey ; 1967 : 58).

À travers les qualificatifs *fort, beau, courageux, grand* que Maa Médi, attribue à son fils, on voit que Mbenda est devenu un homme accompli pour les siens, capable de mériter la main d'une femme. Au delà de cet aspect physique, il existe une autre dimension sociale, cette fois-ci, la dot.

1.1.4 La dot

La dot est un élément de la vieille tradition Plus qu'un préalable, elle est d'une importance capitale et incontestée à telle enseigne qu'elle devient une obligation, une condition indispensable pour l'entrée en mariage. Pour le non initié, la dot est un procédé de négociation complexe et très formel entre deux familles pour parvenir à une entente mutuelle sur le prix que le fiancé aura à verser pour pouvoir épouser la fiancée. Ainsi, elle obéit à un cérémonial précis.

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, tout commence par des préliminaires : après la première phase qui consiste à aller « *frapper à la porte* », suit l'épisode de la dot proprement dite. Lors de cette cérémonie, tout le monde n'est pas habilité à prendre la parole, et ceux qui en sont les détenteurs parlent en parabole : « *Vous êtes venus frapper à ma porte* » (Francis Bebey : 1967 ; 70), déclare Tanga, l'un des anciens de l'autre village (père de Fanny). Il s'agit d'un langage codé dont la compréhension est perceptible aux seuls initiés.

La hiérarchie est respectée en ce qui concerne la prise de parole. Ainsi, lorsque Mbenda arrive dans la famille de Fanny avec les siens, c'est le roi Salomon qui prend la

parole car ayant été choisi par les autres anciens, pour introduire le sujet de leur visite. Ainsi s'adresse-t-il en guise d'introduction à son interlocuteur en ces termes : « *Hum(...) hum, dis-nous, Tanga, te souviens-tu des dernières paroles de ton ami Edimo ? (Francis Bebey : 1967 ; 64)*

Il ressort de ces propos une stratégie dans l'entrée en matière, celle qui consiste à ne pas aller droit au but, mais d'y parvenir par des manières détournés. Le roi Salomon fait une évocation du passé afin de rendre présents dans la mémoire de son interlocuteur les faits évoqués.

Il s'agit aussi, par le retour à ces dernières paroles, de préparer son interlocuteur à l'acceptation de la demande qui va suivre conformément aux principes de la loyauté, les dernières paroles d'un mort ayant une dimension sacrée.. Après cette phase suit celle explicite, rôle revenant ici à ceux qui en sont les détenteurs de la parole.

La même stratégie est adoptée du côté de Tanga ; il fait appel à son frère Njiba et lui explique la raison de la visite des étrangers chez lui afin que ce dernier puisse prendre la parole et donner son point de vue, ce qu'il le fait en parabole :

Ce que je dis ? Ce que je vais dire ? Eh bien, toi mon frère, tu n'as pas froid aux yeux, c'est ce que je dois commencer par te faire remarquer. Des hommes viennent chez toi, un matin, ils te font boire un peu de whisky, et tout de suite, tu t'apprêtes à leur donner ta fille... et tu t'arranges pour que ce soit moi qui parle pour dire oui, afin que « les autres », au village, disent demain que c'est moi qui ai donné Fanny sans les prévenir...Et tu me demandes que je réponde ? (Francis Bebey : 1967 ;70).

Dans ces propos de Njiba se perçoit la complexité de la dot. Il s'agit d'un long processus car il passe par différentes étapes. Et dans la mise en garde de Njiba formulée par : « *des hommes viennent chez toi... à leur donner ta fille* » ressort le fait que le respect du processus est incontournable. En fait, le mariage étant une affaire de communauté, le beau-père ne peut décider seul. Ainsi, après la première phase qui consiste à « frapper à la porte » suit celle de la réponse à la demande formulée. Le rôle revient à Tanga :

Voyez-vous, leur dit Tanga, j'ai l'impression que la chance vous avait accompagné l'autre jour. Le blanc qui marche allègrement sur la bouteille carrée a bien marché pour vous. Les gens de ma communauté sont d'avis de vous rencontrer dès que vous le voudrez, pour parler sérieusement de cette affaire...en détail ; et ils m'ont chargé de vous le dire. (Francis Bebey :1967 ;73).

Si la dot est exigible pour tout mariage en contexte africain, il convient de noter que dans le *FAM*, celle-ci se transforme en véritable escroquerie. Alors que les parents de Fanny déclarent que leur fille n'est pas à vendre, tout le processus se transforme en véritable marchandage où la ruse prend le dessus : Comme tout autre aspect de la tradition, la dot dans l'œuvre de Francis Bebey est exposée aux abus du monde moderne caractérisé par l'exploitation de la famille du fiancé et la sournoise de la famille de la fiancée en ce qui concerne le prix à payer pour que le mariage ait lieu. Même si la dot met ici la lumière sur un plan de fonctionnement social, celle-ci se transforme en véritable escroquerie. Alors que les parents de Fanny déclarent que leur fille n'est pas à vendre, tout le processus se transforme en véritable marchandage où la ruse prend le dessus :

Notre fille, dit Njiba, notre fille est de celle que l'on ne vend pas. Si vous voulez, nous allons tout simplement vous la donner. Je dis bien donner, et je sais ce que je dis... Ne méprisez pas mes paroles ; je suis son oncle, c'est-à-dire son père, c'est moi qui vous parlera du début à la fin... Prenez-là, ne nous donnez rien. (Francis Bebey ; 1967 :74).

Et pourtant, la famille de Mbenda doit rembourser les sept mille francs correspondant aux dépenses effectuées par le premier prétendant. Sont aussi exigibles les cadeaux à offrir par le prétendant à la famille de la jeune fille ; c'est ce qui ressort du passage qui suit :

Bon, dit alors Njiba, en se relevant, bon, nous allons vous donner satisfaction. Après tout, vous vous êtes donné la peine de venir jusque chez nous, et nous n'avons pas le droit de vous décevoir. Puisque vous tenez à donner quelque chose pour prendre Fanny ,vous allez certainement être heureux de savoir que la mère de notre fille désire une grande cantine contenant des robes, des foulards, des chaussures, et des parfums sentant bon ; que son père aimerait un grand pagne neuf, une chemise de popeline blanche et un chapeau haut de forme ; et enfin que les gens de ce village ne verraient pas d'un très bon œil le départ de leur fille, si vous ne leur donniez pas quelque chose comme un peu de sel de cuisine pour les femmes, et un peu de tabac pour les hommes.(Francis Bebey : 1967 ;78).

La famille est un élément important dans la culture africaine et encore plus dans l'institution du mariage. Le mariage en contexte africain et plus précisément dans l'œuvre de Francis, n'est pas une affaire de deux individus, mais de deux familles voire du groupe social auquel appartiennent les aspirants au mariage. Ceci est due à

la prééminence que le groupe social exerce sur l'individu en l'empêchant de s'engager dans n'importe quelle relation intime. Ceci étant, il n'est pas envisageable de faire un mariage sans l'approbation de la communauté.

1.2. L'IMPLICATION DE LA COMMUNAUTE

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, le mariage est un lien qui se crée entre un homme et une femme sur tous les plans et le couple ne constitue pas un groupe isolé, autonome au sein de la société. Bien au contraire, il est d'abord au service de la famille et du lignage. Il ne peut et ne dispose de droit d'agir individuellement. La reconnaissance d'une union passe prioritairement par les membres des deux familles et les membres de la communauté concernée. En ce qui concerne le mariage du héros, Mbenda, dans l'œuvre, il se fait selon les normes habituelles dans leur village et la communauté s'y implique particulièrement pour sa bonne réussite. Ceci se vérifie dans les paroles du chef Mbaka lorsqu'il dit : « *C'est notre devoir de te marier, comme cela a toujours été le devoir de la communauté de marier ses enfants* ». (Francis Bebey : 1967 ; 60).

Du côté de la famille de Fanny, le procédé est le même. Tanga ne s'engage pas à donner la main de sa fille tout seule, sans le consentement des autres :

Vous comprenez ce que veut dire mon frère Njiba. Vous êtes venus frapper à ma porte. Il faut maintenant que j'aie fait part de votre visite aux « autres ». Ce sont eux seuls qui peuvent décider de l'issue de votre démarche. Moi, je ne puis rien vous dire, tant que je ne les ai pas consultés. (Francis Bebey : 1967 ; 70).

De cet extrait ressort le rôle prépondérant que joue la communauté dans l'institution qu'est le mariage. La solidarité est de mise. Elle se voit dans la participation des uns et des autres au remboursement des frais déboursés par le premier prétendant : « *Maintenant, que chacun de vous donne ce qu'il peut, et nous irons voir Tanga...* ». (Francis Bebey : 1967 ; 88).

Ce qui se fait sans difficultés :

Chacun alla voir ce qu'il avait économisé. Personne n'avait, quelques jours auparavant, présumé qu'il allait cotiser de l'argent pour mon mariage... du moins, pas de si tôt. Pourtant, chacun le fit sans protester et donna spontanément ce qu'il put. Le roi Salomon rassembla ainsi trois mille francs. (Francis Bebey ; 1967 :88-89).

Dans cette même lancée, l'implication de la communauté dans le mariage est perçue dans l'accueil qui est réservé à Fanny lorsqu'elle arrive dans le village de son époux :

Ils arrivèrent dans notre village vers minuit. Je n'étais pas encore rentré. Dès qu'ils furent dans les limites de notre village, ils se mirent à crier : « ou-ou-ou-ou...ou-ou-ou-ou...Nous l'avons, la mariée, nous l'avons ramenée, la femme de La Loi...ou-ou-ou-ou ». Aussitôt, de toutes les maisons, des gens accoururent pour voir la mariée de la nuit. Et tous, plus ou moins bien réveillés, se mirent à souhaiter la bienvenue à Fanny, et à lui faire des recommandations d'usage : « mariée, ne sois pas égoïste ; mariée, ait bon cœur, ne sois pas égoïste...Ou-ou-ou-ou. (Francis Bebey ; 1967 : 100-101).

Si le mariage est une affaire de communauté, le respect du choix des parents, aussi bien pour la fille que pour le garçon, est indispensable.

1.2 LE RESPECT DU CHOIX DES PARENTS

Les parents dans le souci d'assurer une vie de mariage paisible et une lignée ont souvent eu à choisir un conjoint pour leurs enfants sans le consentement de ces derniers. C'est ce qui ressort dans le roman de Francis Bebey. En effet, le père de Mbenda avant de mourir, lui a choisi une femme bien que celle-ci ne soit pas encore conçue :

Mon père, avant de pousser le dernier soupir, avait eu la force de me trouver une épouse pour plus tard, lorsque je serai grand : « Ecoute, Tanga, si jamais l'une quelconque de tes femmes a une fille un jour, je t'en supplie, donne-là pour épouse à mon fils, tu m'entends, Tanga ? » Et Tanga avait répondu oui en pleurant, voyant que son ami fermait les yeux pour de bon. C'est ainsi qu'à l'âge de six ans, je me trouvais déjà fiancé, bien que ma future femme, ne fût même pas encore conçue dans le ventre de sa mère. (Francis Bebey : 1967 ; 26).

Cette dernière volonté est au centre des préoccupations de toute l'intrigue car c'est à travers elle que nous vivons le trouble profond causé par le choix de son père et le souci que tout cela crée dans la vie de Mbenda. Dans la société du texte, selon la coutume des habitants de Bonakwan, il n'est pas envisageable de s'opposer aux volontés des parents qu'ils soient vivants ou morts :

Ecoute, fils, me dit-il, je dois t'annoncer tout d'abord que l'esprit de ton père est présent ici, avec nous, en ce moment même. Sache donc que nous ne faisons rien qui aille contre sa volonté. D'ailleurs, même s'il était encore vivant, il nous laisserait faire, car il avait confiance aux anciens, et il les respectait beaucoup... (Francis Bebey : 1967 ; 60).

En effet, pour les habitants de Bonakwan, les morts ne sont pas morts ; ils restent tout-puissant dans l'au-delà et l'évocation de la présence de l'esprit d'Edimo dans la pièce vient renforcer l'obligation du respect de ses dernières paroles. Autrement dit, il s'agit pour ceux-ci de respecter la volonté du défunt et surtout de la faire respecter par Mbenda ;

Quoiqu'il en soit, afin de ne pas être taxé de marginal et de se voir rejeté par sa communauté, Mbenda n'a pas d'autre choix que de se soumettre à la volonté de son père. Le non respect serait perçu comme un crime de lèse-majesté et par conséquent soumis à la sanction sociale. Le passage qui suit traduit tout le dilemme du personnage :

Je compris : j'étais au carrefour des temps anciens et modernes. Je devais choisir en toute liberté ce que je voulais faire, ou laisser faire. Liberté toute théorique, d'ailleurs, car les anciens savaient que je ne pouvais pas choisir de me passer d'eux, à moins de décider ipso facto d'aller vivre ailleurs, hors de ce village où tout marchait selon des règles séculaires, malgré l'entrée d'une autre forme de civilisation qui s'était manifestée, notamment par l'installation de cette borne-fontaine que vous connaissez. Et puis, comment oser dire à ces gens graves et décidés, que je voulais me passer d'eux ? Je vous dis qu'il y avait là, entre autres personnes, Eya, le terrible sorcier, le mari de la mère Mauvais-Regard. Dire à tout le monde présent que je refusais leur médiation, c'était presque sûrement signer mon arrêt de mort. (Francis Bebey : 1967 ;6).

Si les anciens de Bonakwan jouent un grand rôle dans la décision de Mbenda, il en est de même de Maa Médi. À aucun moment, elle recherche à se démarquer des dernières volontés de son mari. Sa méfiance vis-à-vis d'Agatha, ses conseils inlassables à l'adresse de son fils en font témoignage : «Il faut que tu fasses bien attention, fils. Tu sais que tu as une fiancée que ton père t'a laissée en mourant. Les morts n'ont pas le droit de rouvrir les yeux sinon... » (Francis Bebey : 1967 ; 51).

Il s'agit pour Maa Médi d'une mise en garde par le biais de la puissance attribuée aux morts. C'est à l'insu de son fils qu'elle réunit les anciens pour décider de son mariage. Ainsi, parlant du roi Salomon, elle déclare :

Je lui ai dit que tu voulais te marier. Je ne lui ai pas caché mon inquiétude au sujet d'Agatha, et je lui ai rappelé que la fille de Tanga t'est destinée. Il a bien compris toute l'affaire. Il a réfléchi, puis il a réuni les anciens. Ils y étaient tous : Moudiki, Bilé, Ekoko, Mpondo-les-deux-bouts, le roi Salomon, et même Eya. Avec Mbaka lui-même, cela faisait sept personnes. Tu m'entends, fils, les sept hommes les plus vieux

du village se sont réunis pour étudier ton cas. Voilà pourquoi je te supplie encore une fois de faire comme ils te l'indiqueront, le moment venu. Ne leur manque pas de respect. (Francis Bebey : 1967 ; 59).

En fait, Mbenda n'aime pas Fanny. Elle est très jeune pour le mariage car elle n'a que treize ans. Lorsqu'il apprend au cours de la campagne de pêche qu'il doit se marier, ses compagnons n'hésitent pas à ironiser sur l'extraordinaire jeunesse de cette fille : « *Mon frère, tu vas épouser une fille, jolie...jolie, il est vrai mais tout de même assez gamine ; entre nous, tu aurais pu attendre qu'elle grandisse un peu, ne crois-tu pas ?* ». (Francis Bebey ; 1967 : 54).

Et pourtant, le jeune homme doit se plier à la volonté de sa mère. Celle-ci, très habilement, s'emploie à marquer de son empreinte le choix que doit effectuer son fils :

Tu sais, ce n'est pas parce qu'elle n'a que treize ans que tu vas refuser de l'épouser...Au contraire, son âge est un atout pour toi. Une femme, mon fils, ça se travaille. Prends-là pendant qu'elle est encore toute petite, et tu auras tout le temps de la façonner à ta manière, et d'en faire une épouse tout à fait à ta convenance. A treize ans, elle n'est pas trop jeune pour se marier, crois moi. (Francis Bebey : 1967 ; 27).

Dans sa tentative de conviction, elle va plus loin : « *Et puis, dis-moi : qu'est-ce qui te presse de te marier tout de suite ? Tu peux bien attendre encore un an ou deux, et prendre femme lorsque Fanny aura quinze ans...c'est l'âge que j'avais, moi-même, lorsque ton père m'épousa...* ». (Francis Bebey : 1967 ; 28).

Derrière cette entreprise de la mère se cache son souci de ne pas transgresser la volonté de son défunt mari, ce qui lui permet de rester en conformité avec les normes sociales.

L'objectif de ce chapitre était de montrer comment le mariage fonctionne en tant qu'institution dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, et les valeurs qui l'accompagnent. C'est en considération de tout ceci que nous allons nous pencher dans le deuxième chapitre sur les conséquences de ce mode d'organisation du mariage sur les prétendants.

CHAPITRE II : LES CONSÉQUENCES LIÉES AU MODE D'ORGANISATION DU MARIAGE.

Comme nous l'avons signalé dans le premier chapitre, Francis Bebey comme beaucoup d'autres romanciers africains dans leurs productions littéraires s'est penché sur le thème du mariage qui est une institution de grande valeur en culture africaine.

Ce mariage met en scène deux modes de pensée, de fonctionnement social à savoir traditionnel et moderne ; souvent source de conflit.

2.1 LE CONFLIT DES GENERATIONS

Le conflit renvoie à une opposition d'intérêts dont la solution peut être recherchée soit dans les mesures de violence soit dans la négociation.

Si la plupart des jeunes aspirent à se marier et fonder une famille une fois leur maturité atteinte, il convient de noter cependant que sur ce plan, leur liberté de choix connaît des limites car l'arrivée des colons avec la modernité va constituer un frein à cette entreprise de la tradition sur les droits individuels.

. En fait, l'entourage social ou familial a toujours jugé que choisir un partenaire pour leurs enfants était la meilleure décision à prendre pour leur bien et l'assurance de la lignée faisant aussi fi de l'approbation ou de la désapprobation de ces derniers. Cette situation fortement représentée dans *Le Fils d'Agatha Moudio* est à l'origine du conflit des générations qui oppose traditionnalistes et modernistes.

Au début de l'intrigue, le narrateur informe les lecteurs de la relation clandestine qui existe entre Mbenda, le protagoniste et Agatha, étant donné que la famille de Mbenda n'est pas prête à approuver son choix. Les sentiments qui existent entre les deux personnages sont réciproques et pourtant, se heurtent au poids de la tradition. Si d'un côté, Agatha est perçue comme une fille aux mœurs légères, de l'autre, Mbenda n'a pas les mains libres pour se donner à cette dernière. La peur qu'il éprouve lors de cette visite témoigne la difficulté à laquelle il est confronté :

Agatha entra et se mit à me faire réfléchir : qu'allait dire Maa Médi si elle trouvait cette fille chez moi, seul avec moi ? Si encore elle était venue un jour de semaine, il n'y aurait

rien eu de grave... et les quelques langues qui se seraient occupées de lui rapporter qu'Agatha était venue chez moi n'auraient certainement pas réussi à l'en convaincre. (Francis Bebey : 1967 ; 17).

En fait, Maa Medi faisant partie de la génération ancienne et par conséquent conservatrice de la tradition est restée fidèle à la dernière volonté de son feu mari et ne peut pour rien au monde céder aux caprices de son fils unique, qui est celle d'épouser une femme de son choix. La femme qu'avait choisit le père de Mbenda pour lui est très jeune et ne semble pas répondre aux attentes de ce dernier ; pour lui, Fanny n'est pas une femme mais une « fille » et pourtant c'est Agatha qui selon lui répond aux critères d'une femme ou épouse. Ceci va susciter un conflit entre la mère et le fils :

C'était là que commençaient les divergences. C'est que je n'avais plus l'intention d'attendre un an ou deux pour me marier. Je voulais le faire plus tôt possible ; je crois que je l'aurais fait tout de suite si Maa Médi m'avait donné l'autorisation d'épouser Agatha Moudio. Parfois, l'homme sent si fort le désir de s'affubler d'une compagne au caractère plus ou moins douteux, qu'il en devient sourd aux conseils de sa propre mère. (Francis Bebey : 1967 ; 28).

Déjà dans le jugement porté sur Agatha ressortait cette divergence car face à la vision d'une mère intransigeante, Mbenda opposait la compréhension.

Remarquons aussi que pour les anciens (le Chef Mbaka, Tanga, Maa Médi etc) le passé et la tradition ne sont pas que des trésors à garder jalousement mais aussi un point de référence, un moment précieux qui doit impérativement servir d'exemple aux générations présentes et postérieures parce qu'il est plein d'enseignement édifiants. Garants de la sagesse ancestrale et soucieux de sauvegarder l'héritage des ancêtres, les anciens de Bonakwan refusent tout changement en matière du mariage. Ils veulent préserver et respecter les instructions de leurs ancêtres tout en refusant que leurs progénitures enfrennent les normes existantes. Concernant le mariage de Mbenda, le Chef Mbaka dit « *Nous allons te marier. C'est notre devoir de te marier, comme cela a toujours été le devoir de la communauté de marier ses enfants* ». (Francis Bebey : 1967 ; 60).

Dans ce passage, Francis Bebey place le lecteur devant la conception du mariage selon les anciens, ici symbolisé par le pronom personnel « nous » renvoyant à une collectivité distincte. Ceci revient à dire que dans la société du texte, le mariage est une affaire de communauté. L'individu subit la volonté des anciens, son point de vue n'ayant aucune place.

Ensuite, le Chef Mbaka continue en disant ceci à Mbaka « *La seule chose que nous allons te demander, c'est si tu consens à ce que ton mariage soit pris en mains par les anciens du village, ou si, au contraire, tu estimes que c'est une affaire qui ne regarde que toi, et dont nous aurions tort de nous occuper... tu es libre de choisir ton propre chemin* ». (Francis Bebey : 1967 ; 60).

Le choix qui s'offre à Mbenda ici est délicat. Il est au centre d'un dilemme, la question étant de savoir s'il faut opter pour la tradition ou la modernité. Dans l'expression « Tu es libre...chemin » se dégage le poids de la tradition d'autant plus que l'offre en même temps n'est pas une, mais plutôt une pression exercée par les anciens sur le personnage. Si la liberté évoquée ici est l'expression de l'élément civilisé, elle est par contre honnie dans cette société qui fonctionne sur la base de certains principes moraux. Il s'agit donc d'une liberté toute théorique :

Je compris : j'étais au carrefour des temps anciens et modernes. Je devais choisir de me passer d'eux, à moins de décider ipso facto d'aller vivre ailleurs, hors de ce village ou tout marchait selon les règles séculaires, malgré l'entrée d'une autre forme de civilisation qui s'était manifestée, notamment par l'installation de cette borne -fontaine que vous connaissez. (Francis Bebey ; 1967 ; 61).

Pour éviter toutes sortes de conflits ou de mésententes entre lui, sa famille et la communauté, Mbenda se sent obligé de respecter les coutumes et laisser faire les anciens malgré le fait que cela ne réponds pas à ses attentes. Au conflit des générations s'ajoute le mariage d'impubères ou de personnes immatures, qui en est également une conséquence.

2.2 LE MARIAGE D'IMPUBERES

Le mariage d'impubères est un mariage typique des sociétés traditionnelles africaines. Dans cette pratique, les parents choisissent dans la majorité des cas des partenaires pour leurs enfants avant qu'ils atteignent l'âge de la majorité. Des parents choisissent une femme pour un fils quand il est encore garçon ; lui probablement n'ayant pas la moindre connaissance de la transaction. Quand la famille du jeune homme obtient l'assentiment de la famille du bébé, le jeune homme se met à rendre de multiples services à ses futurs beaux- parents et à offrir des cadeaux de temps en temps à la belle famille lors de visites effectuées par le futur fiancé. Il en est ainsi dans *Le Fils d'Agatha Moudio* à travers le propos du narrateur : « *Chaque fois*

que j'y allais, j'étais accompagné de deux ou trois jeunes gens de chez nous, et nous venions les bras chargés de cadeaux pour la famille ». (Francis Bebey : 1967 ; 94).

Dans ce genre de mariage, la jeune fille est mariée très tôt et est élevée par sa belle famille, et cette pratique devient alors un système d'éducation comme le déclare Jacques Binet :

Ce que nous appelons mariage d'impubères est un système éducatif assez judicieux. Pour éviter les heurts susceptibles de naître entre deux individualités formées par les méthodes diverses, pour éviter les difficultés d'adaptation entre deux époux héritiers tous deux des habitudes et des tics de leurs propres familles, certaines coutumes prévoyaient la remise de la fiancée à sa belle famille dès l'âge de huit ou neuf ans. Elevée par sa belle-mère, elle s'habituaient tout doucement à son nouveau milieu et l'on pouvait espérer qu'elle aurait les mêmes goûts que son mari. (Jacques Binet ; 1959 : 28).

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, ce type de mariage est projeté même avant la naissance de la partenaire. En effet, Edimo, le père de Mbenda, choisit une femme pour celui-ci sur son lit de mort en demandant à son meilleur ami Tanga de lui donner sa fille quand il en aura une : « *C'est ainsi qu'à l'âge de six ans, je me trouvais déjà fiancé, bien que ma future femme ne fût même pas encore conçue dans le ventre de sa mère* ». (Francis Bebey : 1967 ; 27), déclare Mbenda en faisant allusion aux normes en vigueur dans son milieu social en matière de mariage.

Trois ans plus tard, l'épouse de Tanga met au monde une fille appelée Fanny. Pour Mbenda, c'est le déchirement : il doit respecter les dernières volontés de son père, et pourtant il aime Agatha. En guise de compromis, il effectue son devoir à savoir épouser Fanny, par la suite il épouse Agatha, faisant ainsi opposition à sa mère. Cependant, la petite Fanny doit d'abord avec Maa Medi, qui se charge de la modeler à sa guise. En effet, elle lui inculque les bases indispensables à sa vie d'épouse. C'est ce qui ressort dans le passage qui suit : « *Maa Medi rentrait de sa plantation, accompagné de Fanny(...) Fanny était en train d'apprendre auprès de ma mère son futur métier de maitresse de maison* » (Francis Bebey ; 1967 : 103)

La jeune fille doit donc apprendre à travailler la terre et comment gérer une maison. C'est la maîtrise de ces différents rôles qui fait de la jeune fille traditionnelle une femme véritable : « *Si tu veux un jour faire enrager ton mari, donne-lui du manioc du Sénégal à*

manger avec du sel, en lui précisant qu'il ne reste plus de poisson à la maison » (Francis Bebey : 1967 ; 121).

Les propos nous montrent l'incomplétude de l'éducation que Fanny a reçu dans sa famille. En fait, étant donné son jeune âge, les parents et particulièrement la mère ne s'étaient encore acquittés de leur devoir en la matière. Il revient donc à la belle-famille de le faire dans le cadre du mariage. Ainsi, entrée en mariage, la jeune femme se soumet non seulement aux exigences de sa belle-mère, mais aussi de la mère Mauvais-Regard. Pour mère Mauvais-Regard, la première initiation est d'apprendre à Fanny comment garder son homme. C'est ce qu'elle désigne ici par « ouvrir les yeux ». Le passage qui suit ressort ce cérémonial:

Elle laissa tomber trois gouttes dans l'œil ouvert.

-Aie, ça me pique, ça me pique, ça va me percer l'œil, cria Fanny.

-Mais non, ma fille, ça va au contraire t'ouvrir l'œil...Qu'est-ce que tu as à crier ainsi ? Ma parole, tes parents n'ont-ils donc pas pensé à te faire ce genre de chose avant de t'envoyer en mariage ? Ne fais pas la petite fille ainsi. Ouvre l'autre œil à présent ; vite, afin que la douleur s'en aille en même temps des deux yeux ? « Fanny s'exécuta, et cria encore plus fort lorsque les gouttes tombèrent...Maintenant, elle avait les deux yeux ouverts, bien ouverts, et elle pouvait désormais rester tranquille, et sure de voir si jamais une autre femme tentait de lui ravir son mari»(Francis Bebey ;1967 :136).

Fanny si jeune et encore naïve, n'a d'autres choix que d'obéir et de croire aux propos de la sorcière, qui sont non vérifiés par la science mais demeure comme étant des simples croyances auxquelles elles adhèrent.

L'amour est un sentiment réciproque entre deux individus, qui est souvent l'origine de l'union pour aboutir à une relation durable. Ceci étant, il s'avère important que deux personnes qui s'unissent puissent avoir cette affection l'un envers l'autre afin de s'assurer d'une vie conjugale paisible, où chacun œuvre pour le bonheur de son conjoint. Dans notre corpus, le mariage entre Mbenda et Fanny n'est pas celui d'amour mais de force, si l'on peut se permettre l'utilisation du terme. Pour ne pas contrarier les volontés ultimes de son père, Mbenda se marie contre son gré avec cette « gamine » de près de quatorze ans. La voyant non pas comme une épouse, mais une simple gamine, leur mariage pour lui est présenté ici comme étant une prison où Mbenda et Fanny se sont enfermés, pour respecter le vœu de leurs parents. Fanny n'ayant que quatorze ans ignore ce que c'est que l'affection ou l'amour envers celui qu'on

aime ou qu'on épouse car arrachée littéralement du sein de sa mère, elle n'a pas encore atteint la majorité et ne réfléchit pas encore murement. Comme conséquence, elle se livre au premier venu qui est Toko, l'un des amis de Mbenda, à l'acte sexuel et devient enceinte de ce dernier. Nous constatons alors que le mariage d'impubères comporte des risques voire du traumatisme des concernés.

Après le mariage d'impubères perpétré par la famille et la communauté, le mariage proprement dit doit avoir lieu dès que les familles concernées se rencontrent et les négociations sont faites. Ce n'est pas ce qui se passe dans l'intrigue et Fanny est malheureusement victime d'un enlèvement par sa belle famille.

2.3 LE MARIAGE PAR ENLEVEMENT

Le mariage par l'enlèvement est une forme de mariage forcé dans lequel la future conjointe est ravie de force à sa famille. Généralement, l'enlèvement se fait dans la nuit, à l'insu des membres de la famille de la jeune fille. Les causes peuvent être soit le refus de la jeune fille de céder aux avances du prétendant, soit un moyen de contourner les exigences de la belle-famille. Dans le cas de Fanny, l'enlèvement s'explique par le fait que la dot exigée par les parents se transforme en véritable escroquerie.

La dot qui est non seulement une preuve mais aussi un gage de stabilité du mariage, est aussi un symbole qui certifie l'existence d'un mariage. Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, la famille de Mbenda après avoir payé la somme exigée par les parents de Fanny procède à l'enlèvement de celle-ci à partir du moment où elle se rend compte de la supercherie du camp adverse. En plus des cadeaux à la belle-famille, Mbenda et les siens se voient confrontés à une autre exigence, celle de rembourser la somme déboursée par le premier prétendant :

Je crains de vous décevoir, dit Njiba en s'essuyant le front à l'aide d'un mouchoir blanc tout neuf. Oui, je le crains fort, mais vous savez, les faits sont les faits. Il ne faut pas croire que nous essayons de vous faire payer trop cher. Je vous dis que notre futur gendre actuel, ce jeune homme de Bonapriso, est un homme avec une forte belle situation à la Compagnie Soudanaise. Aussi, lorsque je vous dirai combien il vous faut nous rembourser pour lui, ne criez pas que je vous ai demandé plus qu'il n'en faut... (Francis Bebey : 1967 ; 84).

En effet, après avoir exprimé que leur fille n'était pas à vendre, les exigences multiples à savoir remboursement de la somme versée par le premier prétendant, les cadeaux à la

famille de la jeune fille s'allongent inlassablement. Pour contourner cette difficulté, le rapt de Fanny devient une nécessité :

C'est assez maintenant, leur dit-il. Il faut agir. Car supposez un seul instant que cet ivrogne de Njiba n'ait même pas remis l'argent aux siens, et qu'il le dépense à boire(...) Ce qui m'inquiète, c'est le temps qui passe sans que nous ou nous en sommes avec ces gens là. Moi je me méfie d'eux... nous donnons de l'argent, et nous n'avons pas notre femme, et nous ne savons pas ce que l'argent lui-même est devenu... Et ils ont le toupet de nous parler d'un mariage gratuit, (Francis Bebey ; 1967 :95,

dit le roi Salomon. La tâche revient donc aux compagnons de Mbenda.

Il convient de noter que le processus de l'enlèvement obéit à certaines stratégies. Dans le FAM, les jeunes bénéficient non seulement de la confiance qu'ils ont réussi à instaurer dans cette famille, mais de leur nombre et de la nuit. C'est ce qui en ressort de ce passage :

Allons, Fanny, dit le père Tanga. Tu grandis, tu as un fiancé et tu trouves le moyen d'avoir peur comme si tu étais une gamine ? Il faut que tu apprennes les bonnes manières ; quand des étrangers viennent te voir chez toi, il faut que tu les raccompagnes un bout, sinon, ils sont en droit de penser que tu es mal élevée, et c'est moi, ton père, qui aura honte en fin de compte. (Francis Bebey : 1967 ; 99).

La mise en confiance de la jeune fille est aussi de mise et la bienveillante protection manifestée à l'endroit de celle-ci n'est en fait qu'une stratégie pour la réussite de l'opération. C'est l'impression qui se dégage dans les lignes qui suivent :

Les jeunes gens marchèrent aux côtés de Fanny. Bientôt, ils atteignirent la rue. C'est alors que tout changea. Toko et Ebanda prirent la petite fille, chacun par un bras, fermement(...) Elle essaya de crier, d'appeler au secours, de pleurer, impossible ; quelqu'un lui mit une main dans la bouche, et personne, dans le voisinage n'entendit de plainte d'aucune sorte. (Francis Bebey : 1967 ; 100).

Si le chant de victoire des ravisseurs enchante les cœurs, il constitue en même temps la mise en exergue des traumatismes auxquels sont confrontées les jeunes filles sur le plan du mariage dans les sociétés traditionnelles : « *Nous t'emmenons chez nous cette nuit, Fanny, annonça Ekeke ; à partir de cette minute, tu es la femme de La Loi, tu es notre femme. Allons-y, emmenons-la* ». (Francis Bebey :1967 ;100).

2.4 L'INSTABILITE CONJUGALE

L'instabilité peut être entendue comme l'incapacité pour certains sujets à se fixer dans les mêmes idées et les mêmes sentiments à un moment donné. Dans l'œuvre, elle s'exprime sous trois formes principales à savoir : l'infidélité, le concubinage et la polygamie.

2.4.1 L'infidélité

Le terme infidélité renvoie au caractère instable d'un époux ou d'une épouse, dans une union légitime des conjoints. L'infidélité est contraire aux lois du mariage d'autant plus qu'elle constitue un facteur de déstabilisation. Une lecture attentive de l'œuvre nous permet de ressortir les actes d'infidélité que pose le personnage principal, Mbenda, ainsi que Fanny.

Il convient de rappeler qu'en acceptant la main de Fanny, Mbenda le fait non par acclamation, mais par soumission aux principes traditionnels. Bien qu'Agatha, fille réputée de mauvaises mœurs soit rejetée par la communauté, c'est à elle que revient les penchants du jeune homme. Ainsi, toutes les occasions sont bonnes pour filer à sa rencontre :

« Le lendemain soir, je n'avais aucune intention d'aller chez Tanga. D'abord, je n'avais pas d'argent à dépenser en cadeaux ce jour-là, ensuite, je voulais aller voir...mais oui : Agatha Moudio, que je n'avais pas revue depuis le jour où elle avait tout cassé chez moi. Quand je vous dis que je l'aimais... » (Francis Bebey : 1967 ;96)

L'entrée en mariage de Fanny ne constitue nullement un obstacle aux fredaines de son époux. Tout mariage digne de ce nom se traduit par une consommation de l'acte de la chair. Et pourtant, pour ce qui est du couple de Mbenda et Fanny, il n'en est rien. Le mari, refusant tout contact sexuel avec la jeune femme se complait dans l'intimité extra conjugale, qu'il entretient avec Agatha, laissant le champ libre à son compagnon. Ainsi, l'enfant mis au monde par Fanny sera le fruit de sa relation ancillaire avec Toko:

« Ce n'est pas vrai, je n'avais pas tout avoué à Maa Médi, lorsque j'étais allé lui dire que l'enfant de Fanny n'était pas le mien. Tout avouer à ma mère ? Je n'y pensais pas, car cela eût impliqué que je lui [révéla]is en même temps mes propres infidélités à Fanny. Et faire des infidélités avec qui donc ? Avec Agatha ? » (Francis Bebey : 1967 ; 147),

déclare Mbenda dans un sentiment de dépit.

En fait, l'infidélité de Mbenda s'explique ici par le manque de sentiment pour sa jeune épouse, il trouve ainsi une justification dans l'extrême jeunesse de cette dernière : « *Il faut attendre qu'elle soit plus grande* », me disais-je chaque fois que je sentais une envie sérieuse de commettre un détournement de mineur .Et je m'en allais « faire un tour », (Francis Bebey : 1967 ;141).

Ce passage nous donne les raisons pour lesquelles Mbenda reste infidèle à son épouse Fanny, qui d'après lui ne saurait combler ses désirs et continu de fréquenter Agatha même après son mariage. Les nombreux tentatives de convictions auprès de Maa Médi à savoir faire accepter Agatha comme bru se soldent par un échec, Mbenda se retrouve donc en concubinage avec cette dernière.

2.4.2 Le concubinage

Il se manifeste ici dans la décision de Mbenda de vivre avec Agatha en dépit du code social. Ce qui lui reste à faire, c'est d'amener Maa Médi à approuver leur union. Le passage qui suit relate cette confrontation :

L'incident de la rue, ce matin-là, ainsi que la bonté de ma femme, m'encouragèrent à aller affronter ma mère. - Tu sais, lui dis-je un soir tandis que nous dînions ensemble chez-elle, tu sais, tu dois me pardonner d'avoir été brusque l'autre jour. Tu es la seule personne au monde qui puisse vraiment me pardonner. Je regrette beaucoup cet incident, mais tu dois comprendre, toi aussi, qu'à présent j'ai grandi... (Francis Bebey : 1967 ; 153).

Si cette première tentative se solde par un échec, le jeune homme ne se décourage pas d'autant plus que pour lui, sa relation illicite avec Agatha est désormais indissoluble : « *Il fallait en finir, et je considérais [...] qu'il était temps pour moi de prendre des décisions, moi-même. Pourtant, la première décision que je voulais prendre, c'était d'épouser Agatha, et cela, je ne me sentais pas la force de le faire sans l'avis de ma mère* » ((Francis Bebey : 1967 ; 154).

Aussi sollicite-t-il un médiateur dont la mission est d'infléchir la position de Maa Médi. C'est au roi Salomon qu'incombe cette responsabilité. Etant donné que celui-ci représente la sagesse, la tête pensante de la communauté, le souhait de Mbenda va se heurter à une somme d'obstacles: « *J'insiste, fils, je crois que tu vas faire beaucoup de mal à ta mère si*

tu épouses cette fille-là et puis, qui dans ce village te pardonnerait d'avoir pris une fille comme celle-là qui a une si longue histoire derrière elle, et qui a causé du tort à notre communauté... » (Francis Bebey : 1967 ; 154-155).

Et pourtant, Mbenda finit par amener son interlocuteur à la raison. Avec finesse et détermination, le roi Salomon tente d'infléchir la position de Maa Méd : « *Femme, je reconnais avec toi que la conduite de [Agatha] n'est pas exemplaire. Loin de là. Mais peut-être que si elle était aux mains de quelqu'un qui l'aime, elle changerait vite, elle deviendrait une autre femme, elle deviendrait même l'exemple de la vertu ? » (Francis Bebey : 1967 ; 156).*

Les propos de Maa Médi traduisent son opposition :

Jamais, roi ; je te dis qu'il ne l'épousera jamais sinon, moi, je cesserai d'être sa mère. Quoi ? Celle-là qui ne se contente pas de faire tout ce qu'elle fait, mais qui se prend pour une femme blanche... Avec des robes « ouvertes » partout, comme si elle voulait faire voir son corps à tout le monde... Elle va devenir la femme de mon fils, et elle ne voudra même pas voir une pauvre femme comme moi auprès de La Loi... et elle ne fera rien de ses mains... a-t-on jamais vu une telle femme travailler aux champs, ou simplement aller puiser de l'eau pour son mari ? Dis-moi encore que La Loi va épouser une telle créature, et je te répéterai que je cesserai d'être sa mère s'il fait cela malgré mon refus. (Francis Bebey : 1967 ; 158).

Un autre obstacle et non des moindres est mère Mauvais-Regard. Alliée indéfectible de Maa Médi et représentante elle aussi de la tradition, son opposition à cet union est littérale ; à son rôle d'informatrice, vient celui-ci de destructrice :

Cette nuit-là même, la mère Mauvais-Regard alla trouver Maa Médi, lui dit tout ce qu'elle avait vu, elle voyait tout dans notre village, lui fit remarquer qu'il se passait de drôles de choses, et promit de rester vigilante. Puis elle rentra chez elle, en disant dans son for intérieure que si « leur fils » s'amusait à leur faire « une chose pareil », elle « couperait le fil des grossesses à ses deux épouses ». (Francis Bebey : 1967 ; 161).

En fait, tout ce processus de médiation et d'opposition montre la détermination de Mbenda de transgresser les interdits et vivre sous le même toit qu'Agatha.

Il convient ici de rappeler que le concubinage dans la société du texte étant un acte répréhensif, la sanction qui s'impose se traduit par le rejet social. Il en est ainsi de Mbenda dont la mère vient lui signifier le rejet en ces termes :

Je viens te voir et te parler en présence de quelqu'un qui doit être mon témoin même après ma mort. Tu as refusé d'écouter mes conseils, et tu es allé prendre cette fille. Reste avec elle, je te souhaite de ne jamais le regretter. Je sais, quant à moi, que cette petite femme blanche que tu viens d'épouser t'en fera voir de toutes les couleurs [...] et, entends bien ce que je te dis : Ne t'attends plus à me voir chez toi. Jamais plus. (Francis Bebey : 1967 ; 169).

Si Mbenda désormais ne dispose plus du soutien de sa mère, il n'en n'est pas moins de celui de sa communauté :

Depuis près de deux mois, je vivais seul, avec mes deux femmes et l'enfant de Fanny. J'allais seul à la pêche, malgré l'intervention personnelle du roi Salomon, qui avait longuement supplié mes compagnons de me garder dans leur équipe. `Nous aimons bien La Loi, avaient-ils répondu, mais quand il s'amuse à épouser une femme qui fait la honte de notre communauté, alors, nous ne sommes plus d'accord avec lui... (Francis Bebey : 1967 ; 168).

Malgré le rejet social vécu par Mbenda à un moment donné de sa vie, il finit, avec l'aide du roi Salomon, par épouser Agatha et il devient par conséquent un polygame.

2.4.3 La polygamie

La polygamie est l'union d'un homme et de plusieurs femmes, qui acceptent de vivre ensemble dans la joie ou la peine. C'est aussi une possibilité institutionnelle pour un homme de contracter plusieurs mariages reconnus comme tel par la société et donc distinct du concubinage. La polygamie, pratique ancestrale avait pour but la création d'une grande famille afin d'assurer la lignée, ou de satisfaire un choix de sexe d'enfant (le plus souvent le sexe masculin).

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, après avoir décidé de vivre en concubinage avec Agatha Moudio, Mbenda finit par l'épouser. Si ce mariage n'est pas encore reconnu du côté de Mbenda, de celui d'Agatha, il est légitime car ils reçoivent la bénédiction de la tante qui vient l'accompagner chez celui qu'elle considère désormais comme son époux :

En effet, quelques temps après ce soir-là, elle revint, une nuit, accompagnée d'une de ses tantes. « C'était chez moi qu'Agatha venait quand elle se rendait à la ville », nous avait dit la tante. Chacune d'elles portait une valise, une lourde valise. Elles s'étaient installées, et avaient d'elles-mêmes décidé qu'Agatha ne repartirait plus dans son village. « C'est ta femme à partir de cette nuit », m'avait dit la tante d'Agatha, « et je vous souhaite du bonheur pour toute la vie... » (Francis Bebey : 1967 ; 168-169)

C'est le début d'une vie de couple, d'une union polygamique avec toutes les conséquences que cela suppose. Même si ce mariage bénéficie de la complicité de Fanny, les relations entre les deux épouses ne seront pas harmonieuses et les conflits qui en résultent sont fréquents. Si on s'en tient à la conception de la polygamie, faite par Alfred Yambangba :

« Un ordre social des temps anciens, qui survit encore aujourd'hui. Pratique sociale où se disputent des injustices et querelles au sein des familles, la polygamie met en danger l'épanouissement de la personne humaine de la femme, freine le développement de l'Afrique parce qu'elle engendre une démographie incontrôlable au poids négatif et qui mange les plus-values des économies chancelantes jusqu'à la racine ». (Sawadogo Yambangba Alfred, La Polygamie en question : 1987 ; 42),

LeFils d'Agatha Moudi de Francis Bebey en est une parfaite illustration. En effet, pendant l'absence de Mbenda pour la haute mer, une mésentente s'installe entre Agatha et Fanny. C'est ainsi que le narrateur nous le fait savoir dans le passage qui suit :

Pendant mon absence, les deux femmes s'étaient encore violemment querellées, « mon fils, tu n'as encore jamais vu chose pareille...Elles ont failli en venir aux mains », me rapporta le roi Salomon.

-Qu'est-ce qui s'est encore passé cette fois-ci ? Demandai-je au deux dames.

-C'est Agatha qui dit que la prochaine fois que tu m'achèterais une robe sans lui en donner une pareil, elle s'en ira.

-Oui, c'est vrai, dit Agatha. C'est vrai ; et qu'est-ce que tu m'as alors répondu ?

-Je t'ai répondu que si tu t'en vas, tu n'auras qu'à partir pour de bon, car mon mari n'ira pas te demander de revenir...

-Ton mari, ton mari...Tu entends ? Voilà ce qui me fâche. Ton mari...comme s'il était à toi toute seule. Tu n'es qu'une petite égoïste, tu ne penses qu'à toi seule. Tu oublies que j'ai connu La Loi avant toi, et que si j'avais voulu, je serai venu ici avant toi...et tu n'y aurais certainement jamais mis les pieds.

-Ne parle pas beaucoup, « tante ainée », je n'ai pas le droit de discuter avec toi. Voyons seulement venir les jours, c'est l'avenir qui décidera...

Agatha faillit gifler Fanny, « pour la corriger de son insolence ». J'intervins à temps, et il n'y eut pas de bagarre. (Francis Bebey : 1967 ; 175-176).

Dans ce passage, il ressort que les coépouses ne s'entendent plus. Seule l'intervention de leur époux viendra mettre un terme à cette situation.

De tout ce qui précède, il ressort que les conséquences du mode d'organisation du mariage telle que présentées se manifestent sous diverses formes dans la vie des prétendants. Francis Bebey dans son œuvre n'est pas resté indifférent face aux réalités de l'Afrique. C'est en considération de tout ceci que nous allons nous pencher dans le troisième chapitre sur la vision du monde de l'auteur, autrement dit, des idées qui se cachent derrière cette représentation du mariage dans la société du texte.

CHAPITRE 3 : LA VISION DU MONDE DE L'AUTEUR

Toute œuvre littéraire pose des questions liées à l'existence humaine. La vie est son intuition fondatrice. Le roman plus particulièrement est une interrogation qui porte sur la vie, une vision des crises existentielles. Pour Henri LEMAITRE « *le roman apparaît comme le miroir de l'homme et du monde. Il met en jeu l'affrontement de l'homme et du destin. La forme moderne de la tragédie* » (Henri, Lemaitre ; 1985 : 674).

Emile Henriot estime pour sa part que la littérature est le champ d'expression des problèmes humains : « *Loin d'être un lieu de divertissement et de paix, un éden de tranquillité indifférente (...), elle doit cristalliser les drames humains, exprimer la résistance de la conscience devant ce qui est contraire à la liberté et à la dignité de l'homme* » (Henriot, Emile ; 1858 : 25).

Vue sous cet angle, l'œuvre littéraire devient une tâche critique de reconstruction du réel ; nous pouvons voir en elle un souci d'identification et d'analyse de l'expérience existentielle de l'homme, un effort d'épuration et de décantation par lequel on élimine et surmonte les obstacles qui empêchent l'accès à une existence meilleure, un effort de compréhension intellectuelle du sens nécessaire du destin et de l'aventure humaine. Au surplus, la littérature a une tâche historique. Son objet c'est bien l'homme, l'homme à la conquête de son moi sans âge, l'homme dans l'interrogation sans cesse renouvelée de son destin, l'homme dans la cristallisation de ses angoisses, l'homme dans la viabilisation de ses espérances. L'homme dans la société, s'applique à saisir l'instant, et à appréhender le futur, dur à gérer. Roland Barthes, dans *Le Degré Zéro* de l'écriture avait perçu cette tâche critique quand il écrivait : « *L'écriture est un acte de solidarité historique(...) elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'histoire* ». (Barthes, Roland, 1988 : 74).

Au total, l'œuvre littéraire est un champ des préoccupations morales et politiques de son auteur. Ce dernier y communique sa vision au monde. À cet égard, l'art n'est plus seulement prouesse formelle, simple quête du purisme esthétique, mais expression conjuguée de la forme et des idées.

En fait, un écrivain n'écrit pas pour rien. S'il écrit, c'est pour passer un message, véhiculer une idéologie comme le souligne Julia Kristeva : « *Tout énoncé achevé court le risque d'être idéologique. C'est en effet le pouvoir d'achèvement qui définit la maîtrise phrastique et marque comme un savoir faire suprême clairement acquis, compris, les agents de la phrase* ».

Dans ce dernier chapitre de notre travail, il sera question de passer en revue la vision du monde de l'auteur. Il s'agit de « l'idéologie de l'auteur ». Certains par contre préfèrent parler de la « philosophie d'un auteur ». Par vision du monde, nous entendons un ensemble de croyances plus ou moins systématisées d'idées, des doctrines influant sur le comportement d'un individu ou d'une collectivité. C'est une façon de voir, de concevoir ou de prendre quelqu'un ou quelque chose. La vision du monde de l'auteur ici s'exprime à travers l'institution du mariage qui est d'une grande importance dans la vie sociale. Francis Bebey à travers les différentes situations qu'il crée dans son texte invite le lecteur à réfléchir à aller au-delà des faits ; décrypter des enseignements, en entrant dans les méandres de la société du temps de l'écriture.

3.1 La satire sociale

La satire est un registre qui s'en prend aux vices, défauts et mœurs des contemporains en les ridiculisant et en dénonçant leurs comportements. Elle est en effet une forme de combat verbal, puisqu'elle s'attaque à une personne ou une thèse en la méprisant ou en la tournant en dérision.

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, l'auteur mène un combat contre certaines pratiques sociales tel que dot où la femme est transformée en marchandise, et l'imposition de certaines pratiques obscurantistes dans le mariage.

Le père de Mbenda avant de mourir, avait choisi une épouse pour son fils lorsqu'il sera grand. Ayant atteint la majorité, les anciens y compris sa mère ont jugé que le moment était venu pour lui de prendre enfin Fanny pour épouse. Pour cela, les anciens sont appelés à procéder selon la tradition, qui veut qu'on frappe à la porte de la belle famille et ensuite paye la dot. N'ignorant pas la tradition et ses coutumes, la famille de Mbenda s'apprête en conséquence de cause pour faire face à la famille de Fanny, pour les dédommager et récupérer leur épouse. Nous nous rendons compte dans l'œuvre que la dot est caractérisée par

l'exploitation de la famille du fiancé et se transforme en véritable marchandage où la ruse prend le dessus.

Lorsque Mbenda se rend chez sa belle famille accompagné des anciens pour la dot, la famille de Fanny à travers la voix de Njiba, déclare que leur fille n'est pas à vendre, insinuant que l'étape de la dot n'est pas nécessaire car ils sont prêts à donner leur fille gratuitement en mariage. Cette déclaration de Njiba n'est pas perçue comme une marque de gratitude, conscients qu'ils étaient de leur caractère déloyal et cupide. Le narrateur laisse entendre son point de vue à travers ce propos :

A la vérité, la décision de nos hôtes nous avait quelque peu surpris. Eux qui aimaient tant l'argent que la chose était comme grâce à des dizaines de chansons célèbres, voilà qu'ils se mettaient à présent à se montrer généreux envers nous. La chose nous parut suspecte ; mais le roi Salomon était un fin diplomate ; il ne releva pas ce détail curieux et pour le moins inattendu. Il se contenta de poursuivre son idée pour répondre à Njiba qui écoutait, l'œil rouge du vin. (Francis Bebey ; 1976 :76).

Une fois la promesse faite aux visiteurs, commence l'épisode de la marchandage qui tourne en une escroquerie grossière. Le dialogue qui suit et met en scène le roi Salomon et Njiba est révélateur : « *Voilà donc pour ce qui est des cadeaux. Maintenant, parlons de l'argent en espèces ?*

-Rien, dit Njiba. Je te dis que nous vous donnons notre fille pour rien...

-Parle, bien, frère, dit le roi. Nous voulons payer quelque chose, n'importe quoi, mais... (Francis Bebey ; 1967 :79).

Puis, de manière explicite, Njiba répond à la proposition du roi Salomon en disant ceci : « *Alors, si tu veux, tu n'auras qu'à nous donner un billet de cinq cent francs* » (Francis Bebey ; 1967 : 79).

Fanny qui n'était pas à vendre comme l'a déclaré sa famille, commence déjà à valoir la somme de cinq cent francs ; ceci ne constitue qu'une partie de ce que la belle-famille aura à verser, pour prendre Fanny. Les cadeaux exigés au départ par Njiba sont, en fait, un moyen pour eux de tirer un peu plus de profit en ce qui concerne la dot de leur fille avant la dot proprement dite. Il s'agit en effet des stratégies d'escroquerie. C'est ce qui se révèle dans le passage qui suit :

Le roi poussa un soupir de soulagement. Tout nous paraissait normal à présent : car le billet de cinq cents francs, qui en ce temps-là avait une valeur certaine, était alors le montant d'une dot normale. Maintenant, nous voyions nettement que les gens de Deido avaient fait des grands discours pour rien, et que l'étalage de leur générosité était sans aucun doute une manière déguisée de nous soustraire encore plus d'argent et de « cadeaux » qu'on en demandait normalement en pareil cas. Dans le fond, ils ont toujours eu cette ignoble mentalité d'exploiteurs, et je suis à peu près sûr que, si mon père n'avait pas eu un de leurs pour ami, nous ne serions pas venus leur demander la main de Fanny, ni pour moi-même, ni pour aucun autre enfant de notre communauté, désireux de prendre femme.(Francis Bebey ;1967 :79).

Comme si cela ne suffisait pas, la famille de Fanny annonce à Mbenda et les siens la situation antérieure de Fanny. En fait, elle avait déjà été fiancée à un autre homme. Étant donné qu'en contexte africain la dot est de règle, celui-ci avait déboursé une somme d'argent importante. Il revient aux nouveaux venus de procéder au remboursement d'une valeur de sept mille francs « *Sept mille francs, dit le roi Salomon, ce n'est pas si mal que cela. Mais dites moi, si je comprends bien, vous êtes en train de nous vendre votre fille sans le faire ?* (Francis Bebey : 1967 ; 85).

La surprise du roi Salomon est en fait un cri de défense de l'auteur face à cette dégradation des normes sociales. Dans les lignes qui suivent se lit cet étonnement : « *Sept mille francs, dit le roi Salomon, ce n'est pas si mal que cela. Mais dites moi, si je comprends bien, vous êtes en train de nous vendre votre fille sans le faire ?* (Francis Bebey : 1967 ; 85).

L'auteur satirise ainsi cette pratique de la dot ; censée être un geste symbolique la dot est devenue une source d'exploitation et d'enrichissement de la famille de la jeune fille. En fait, le roi Salomon afin que la tradition soit respectée mobilise ses pairs et réussit à réunir la somme demandée qu'il remet à Njiba. À la question de savoir quand entrer en possession de la fiancée, les délais s'allongent, la patience devient de règle, le temps de remplir d'autres formalités d'usage. Néanmoins, il convenait pour ceux-ci de faire savoir aux nouveaux venus qu'une dot ne finit jamais et que de temps en temps « un geste » s'imposait à l'endroit de la belle-famille. C'est ce qui ressort des propos de Njiba :

« Fils, me dit-il, même si tu ne penses pas à m'apporter quelque chose de temps en temps, cela ne fait rien, bien que je doive te dire que je ne refuse, pas tes cadeaux. Mais si tu veux que tout marche bien, n'oublie pas d'aller de temps à autre rendre visite à la mère de ton épouse future. Cela peut bien arranger les choses parfois ! » (Francis Bebey ; 1967 : 91-92).

Après avoir versé tout ce qui leur avait été demandé, la réponse de Njiba tardant à venir, alors se développe chez les prétendants des sentiments d'inquiétude et d'angoisse. Face à une telle situation, ce qui reste à faire, c'est d'entrer en possession de la femme. La meilleure stratégie réside dans l'enlèvement. C'est ce qui est fait par le biais des jeunes du village.

Le rapt de Fanny est en fait la conséquence de l'escroquerie de sa famille envers sa belle famille et le l'absence de volonté de ceux-ci dans le processus de la remise de Fanny à son époux. L'auteur à travers ceci décline le marchandage qui se fait dans le mariage en contexte africain au sujet de la dot et dont les conséquences est la dévalorisation de certains principes traditionnels.

Francis Bebey à travers ses écrits, satirise également les pratiques obscurantistes dans l'institution du mariage. La petite Fanny après avoir été enlevée par sa belle famille vit dans un premier temps avec sa belle-mère. Si son éducation revient à cette belle-mère, c'est à la mère Mauvais-Regard que revient l'essentiel ; c'est à elle qu'il revient « d'ouvrir les yeux » de la jeune femme. Il s'agit d'un processus de purification auquel elle ne comprend rien.

En fait, mère Mauvais-Regard est l'épouse d'Eya, connu dans le village comme un grand sorcier et par conséquent, elle jouit également de cette mauvaise réputation et elle s'y plaît ; elle est un objet de méfiance pour tout le monde. Elle fait partie des femmes qui constituent la génération « ancienne » dans l'œuvre car tout comme la mère de Mbenda, elle œuvre pour la pérennisation de la tradition face à la modernisation qui tend à effacer les valeurs traditionnelles. Pour elle, toute femme mariée devrait prendre des précautions après le mariage, afin de s'assurer d'une protection à longue durée. C'est ainsi qu'elle a soumet Fanny à des pratiques dont cette dernière n'en avait la moindre idée. Cette pratique consiste à un mélange d'écorces écrasés et distillées dans les yeux de la personne à purifier. Fanny vit cela comme un calvaire. Le narrateur nous illumine sur cet aspect :

Fanny se mit à écraser l'écorce, tandis que la vieille femme confectionnait un entonnoir avec une feuille de bananier ramollie à l'approche d'une flamme. Lorsque Fanny eut terminé, la sorcière prit la pâte obtenue, et la mit dans l'entonnoir. Elle referma le dessus de celui-ci en rabattant ce qui restait de la feuille de bananier au-dessus du niveau de la pâte. Quelle dextérité...dans l'obscurité, pensa Fanny. Puis la mère Mauvais-Regard réchauffa le tout dans les cendres encore chaudes du foyer éteint, et s'approcha de Fanny :

*-Ouvre l'œil gauche, lui ordonna-t-elle ; je dis l'œil gauche, oui, ouvre-le bien.
Et elle laissa tomber trois gouttes dans l'œil ouvert.*

-Aie, ça me pique, ça me pique, ça va me percer l'œil, cria Fanny.

Dans la suite du processus, elle ordonne à Fanny de se déshabiller dans l'optique d'une purification de sang. Le narrateur fait lumière sur cet aspect dans l'extrait qui suit : « *La mère Mauvais-Regard prit un banc et ordonna à Fanny de s'asseoir dessus. Puis elle apporta une vieille lame de rasoir rouillée, qui avait probablement dû servir autrefois à son mari, le vieux Eya. La lame était d'un tranchant incertain* ». (Francis Bebey : 1967 ;137).

La description de cette scène dans ses moindres détails, la douleur de Fanny, son scepticisme, son autant d'éléments qui permettent à l'auteur de jeter son discrédit sur certaines pratiques sociales désuètes. En mettant en lumière ce pan de la société, elle milite en faveur de la conscientisation des auteurs et des victimes de telles pratiques qui loin de redorer l'image de l'Afrique, contribuent à son anéantissement. Si Francis Bebey jette un regard critique sur les travers de la société, il s'inscrit par contre en faveur de la conciliation de deux cultures, à savoir la tradition et le modernisme.

3.2 La Conciliation de la tradition et du modernisme

La tradition d'un peuple, c'est sa façon de se comporter et de s'organiser. Le chercheur Fakoli dans son ouvrage « *L'origine négro-africaine des religions dites révélées* » nous en dit plus :

La tradition est à la fois l'âme et l'esprit d'un peuple pour qui elle définit la même vision du monde et élabore les mêmes comportements et les mêmes attitudes face à la totalité de la vie... Elle est l'élément de cohésion indispensable à l'existence d'un peuple en tant que membre à part entière de la grande famille humaine. Elle différencie ces peuples de ses semblables, mais rend cette différence complémentaire de l'ensemble des différences des autres composants de l'humanité pour faire la richesse de Sentir et de l'Agir de la grande famille humaine. (Fakoli ; 1952 : 10-11).

Dans *Le Fils d'Agatha Moudio*, l'auteur accorde une grande importance à la tradition et met la lumière sur le rôle que joue la tradition dans le fonctionnement d'une communauté et dans la stabilisation des relations humaines. Ceci se révèle à travers le personnage principal, Mbenda, qui se soumet aux lois traditionnelles en épousant Fanny, épouse choisie par son défunt père.

En ce qui concerne le modernisme, nous avons aptitude à croire que être moderne serait copier l'Occident. Cette intégration ou assimilation demandée aux Africains n'est alors autre chose que la désagrégation, l'aliénation et l'effacement de soi. La société dite « moderne » a également tendance à piétiner les valeurs morales fondamentales pour jeter son dévolu sur les biens matériels : ce comportement social est confondu avec le modernisme. D'autres diront que le modernisme serait une évolution, vers une globalisation, vers un brassage où, cependant les plus puissants décident pour tous et surtout pour protéger leurs intérêts.

Le modernisme est ainsi confondu avec l'uniformisation et l'universalisme occidental conquérant. Le modernisme que nous appelons est essentiellement le savoir vivre ensemble dans le respect et l'exactitude. C'est pour cela qu'il devrait reposer sur la possibilité d'échanger sans pour autant s'anéantir car, être moderne, c'est contribuer par son histoire, par ses richesses originales propres et par celles de ses ancêtres, à l'évolution du monde en mouvement.

Ceci étant, si la tradition veut, pour certains, dire le conservatisme, l'attachement aux us sociaux, cela ne veut pas dire impossibilité de conciliation entre tradition et modernisme. C'est en quelque sorte ce que Francis Bebey semble transmettre comme message à la société, à travers ses écrits. Le mariage, thème que nous avons choisi, est une institution ancienne dans la tradition africaine et a des règles fixées par les anciens qui la régissent.

L'auteur, à travers le narrateur nous fait part du mariage de Mbenda avec Fanny qui s'est effectué selon les normes de la tradition africaine. Derrière ce mariage, l'auteur attire l'attention des lecteurs sur les problèmes que posent les mariages arrangés ; ils sont sources de conflits entre la génération ancienne et nouvelle. Pour éviter de tels tiraillements, il ne prescrit pas l'abandon de la tradition mais l'adoption du modernisme en parallèle avec celle-ci. Francis Bebey laisse entendre son point de vue à travers le mariage de Mbenda avec Fanny, puis Agatha, deux femmes aux caractères opposés.

Fanny, première épouse de Mbenda, représente la femme traditionnelle car elle se conforme aux lois qui régissent la société du texte. Elle est la femme soumise, respectueuse, laborieuse et « ne connaît pas encore l'homme » avant le mariage, comme la tradition le veut. À quatorze ans, elle va en mariage chez Mbenda, qui l'épouse malgré lui. Contrairement à Fanny, Agatha est celle-là qui embrasse la nouveauté. Elle est la parfaite illustration de la femme moderne, car celle-ci après avoir été laissée par son père découvre la vie occidentale et

ne trouve aucune raison de rejeter ce style de vie qu'elle juge parfait. Elle, est en fait, celle qui va initier Mbenda dans les plaisirs d'un amour réciproque et la liberté de poursuivre son choix dans le but d'être satisfait et le faire se sentir « homme ». C'est elle qui s'invite chez Mbenda un dimanche pluvieux, s'enferme de manière audacieuse avec lui dans sa chambre. La mise en garde du jeune homme ne semble pas l'affecter particulièrement.

En fait, Agatha qui n'a jamais souhaité avoir une coépouse finie par être une deuxième épouse dans un mariage polygamique. À travers ce mariage, l'auteur met en exergue la conciliation entre la tradition et le modernisme. Mbenda après avoir épousé Fanny, la femme qui lui a été imposée par la tradition, il épouse Agatha, la femme dite moderne et vivent ensemble, bien que cette union ne reçoit pas l'assentiment de la communauté. Il s'agit ici d'un ménage à trois :

Je rentrais chez moi, et là, j'eus la surprise de trouver mes deux épouses en parfaite accord. Je me rappelai alors le geste d'Agatha lorsqu'elle était allée demander pardon à Fanny. Et Fanny de son côté, avait reconnu ses propres fautes. Maintenant apparemment, elles s'entendaient toutes les deux comme des sœurs. J'en éprouvai une certaine joie, car il faisait une chaleur telle que j'eusse certainement mal supporté une querelle à mon retour. Ce jour-là, au lieu que chacune d'elles vint me trouver pour me rapporter ce que sa rivale avait fait pendant mon absence, au lieu que chacune d'elles me demandât avec insistance d'entrer chez elle et de dîner chez elle avant de mettre les pieds chez la voisine, au lieu de tout cela, je fus surpris d'apprendre que nous allions dîner tous les trois ensemble. « Quel changement... » (Francis Bebey ; 1967 : 187).

L'auteur met en relief à travers ces propos l'union, de la tradition et du modernisme, et le bonheur qui peut en résulter grâce à l'adoption des deux, malgré les divergences qui y existent.

En outre, Maa Médi , femme ancrée dans la tradition, qui s'accroche aux habitudes du passé pour se préserver du présent qui lui paraît insensé, ne conçoit pas la relation entre son fils et Agatha. Elle rejette la fille aux mœurs légères et conçoit mal la possibilité de racheter celle-ci à travers le mariage. C'est ainsi qu'elle déclare : « *Mais ce que je ne veux pas entendre, c'est que la deuxième femme de mon fils soit une poule de luxe. Qu'il prenne n'importe quelle autre femme au monde, mais je répète que je ne veux pas que ce soit Agatha Moudio... » (Francis Bebey ; 1967 : 157).*

Il se dégage de cet extrait le refus catégorique de Maa Médi de prendre Agatha pour bru parce que cette dernière a violé durant son existence, les normes et les valeurs

traditionnelles qui sont du moins la décence d'une femme et la préservation de celle-ci avant le mariage.

En dépit de tout cela, Maa Médi se joint à Agatha pour le bonheur de son fils, et s'engage à l'aider jusqu'au jour de son accouchement. Le narrateur nous en dit plus :

J'appelai Agatha, qui fut toute heureuse d'apprendre que Maa Médi lui pardonnait de m'avoir « pourchassé jusqu'à m'avoir ». Toutes les deux s'embrassèrent. J'en fus tout ému. Fanny aussi était venue assister à la réconciliation. Nous étions tous très heureux, je remerciai Maa Médi en l'embrassant, comme du temps où je n'étais encore qu'un petit garçon. Puis j'entrai dans ma chambre, et lui apportai tout ce que j'avais économisé pour elle depuis qu'elle me boudait et refusait toute aide financière de ma part. (Francis Bebey ; 1967 : 189-190).

Nous nous rendons compte à travers le geste de Maa Médi que les deux concepts opposant à savoir la tradition et le modernisme, s'unissent pour le bien des individus. La réconciliation entre la tradition et la modernité permet ainsi la tolérance des habitudes étrangères qui opposent les deux. Il s'agit d'un message de l'auteur lancée à la société dont certains membres foncièrement acquis aux valeurs traditionnelles voient en l'apport de l'Occident un danger pour la société. Outre cette exigence d'acceptation de l'autre avec ses principes, elle invite à la tolérance.

3.3 L'éloge de la tolérance

Le mariage sous-entend la relation légale entre deux individus unis par les liens sentimentaux ; que ce soit sur le plan traditionnel ou moderne, l'infidélité n'est pas tolérée et est vue comme un crime de lèse-majesté. Elle est encore plus sanctionnée lorsqu'elle concerne la femme et la sanction peut être la répudiation. Fanny s'est faite engrosser par Toko dans la nuit de son enlèvement. Cette grossesse met son acte d'infidélité au grand jour aux yeux de son époux qui, plutôt que la répudiation, opte pour la discrétion. C'est bien plus tard qu'il en fera la révélation à Maa Médi. C'est ce qui ressort du passage qui suit :

Comme vous le voyez, tout le monde, ma mère en tête, considérait l'enfant qui venait de naître comme mon enfant. Personne ne se souciait de savoir qui en était le vrai père : tout le monde savait que Fanny étant ma femme, elle ne pouvait mettre au monde que des enfants à moi, et non à quelqu'un d'autre. (Francis Bebey ; 1967 ; 145).

La réaction de Mbenda face à une telle situation traduit son militantisme pour la liberté conjugale. Il semble se mettre en marge des principes traditionnels très rigides qui constituent un frein aux libertés individuelles lorsqu'il s'agit des sentiments. Lorsque le roi Salomon, face à cette situation s'exprime ainsi :

« Et puis, mon fils, un enfant, est un enfant, (...). Un enfant, c'est avant tout ce qu'il deviendra demain. Je te le répète, tes yeux n'ont pas besoin de regarder derrière, puisque tu les as devant. Derrière, il ya l'adultère de ta femme, que tu n'as pas besoin de voir. Devant, il y a ce que deviendra « ta fille ». C'est là que tu dois regarder... » (Francis Bebey ; 1967 :146),

Il s'inscrit en faux contre la rigidité de ces normes sociales qu'il juge désuètes.

Il en est de même de l'infidélité d'Agatha. En effet, celle-ci réussit à s'unir à Mbenda en dépit des nombreux obstacles. Après une querelle avec Fanny, Agatha décide de quitter le foyer conjugal. Dans sa légèreté des mœurs habituelle, elle devient enceinte lors d'une de ses aventures extraconjugales avec un Blanc. Plus tard, elle réintègre le foyer conjugal sans difficultés et reprend une vie sexuelle normale avec son conjoint. L'enfant qui naîtra de cette relation ancillaire sera mi-noir, mi-blanc.

Lorsqu'Agatha annonce qu'elle attend un enfant de lui, surpris, Mbenda qui écoutait attentivement ce qu'elle lui racontait s'en alla vers le roi Salomon pour lui faire part de la nouvelle. Soucieux de ce que Maa Médi allait penser de cette situation, Mbenda requiert l'aide du roi Salomon pour lui faire part de la grossesse d'Agatha. Celui-ci s'acquitta loyalement de cette tâche. S'étant toujours opposée à l'union de son fils avec cette « fille perdue », la réaction de MaaMédi réserve quelque surprise : *« Elle attend un enfant ? demanda Maa Médi ; un enfant pour mon fils ? Voila qui change tout. J'aurais tort de rester sur mes positions ainsi, alors que la situation a changé...Je suis heureuse, roi, je suis heureuse » (Francis Bebey ; 1967 : 189).*

En effet, on se rend compte que malgré les tentatives de sa mère d'empêcher son fils et la fille aux mœurs légères de s'unir, ils finissent par vivre ensemble et leur relation est tolérée par elle. La tradition qui exige dans un premier temps que le mariage des individus soit absolument conçu par la famille et la communauté afin de s'assurer de la lignée et d'un couple heureux est contrariée à travers l'union de Mbenda et d'Agatha qui s'unissent par amour et non par contraintes. En dépit de la mauvaise réputation de celle-ci, l'enfant qu'elle

porte, supposé être celui de Mbenda, fait en sorte que Maa Médi pardonne la désobéissance de son fils et c'est ainsi que le narrateur nous le fait savoir :

Fils, me dit-elle, ce n'est rien, ce n'est rien, ce que tu m'as fait. Si le ciel veut que ta désobéissance te porte bonheur, ce n'est pas le mien à moi d'aller là contre, je n'ai qu'à m'incliner, et je partage ton bonheur. Que dis-je ? Tout ton bonheur, c'est le mien à moi. A partir d'aujourd'hui, je me mets à la disposition de ta femme pour l'aider dans ses travaux domestiques ; et je la considère désormais comme ma propre fille... Un enfant, c'est un enfant, c'est toujours précieux. (Francis Bebey : 1967 ; 189).

La seule personne à ne pas partager ce bonheur parmi les personnages principaux est mère Mauvais-Regard. En fait, si Mbenda et les siens ignorent tout de l'infidélité d'Agatha, mère Mauvais-Regard par contre, en est suffisamment informée. Une fois la grossesse d'Agatha mise au grand jour, tout le reste se passe dans l'indifférence la plus totale. Ni le roi Salomon, ni Mbenda, ni Maa Médi ne se posent de question sur le géniteur qui logiquement ne pouvait être que Mbenda l'époux légitime. La naissance de l'enfant va laisser l'entourage perplexe. Avec dépit, Mbenda en fait la description des réactions qui en découlent :

« Il était là, tout blanc, avec des longs cheveux défrisés. Agatha me regarda et baissa les yeux. Elle ne savait que dire, Maa Médi non plus, Fanny non plus. Aucune d'entre elles n'avait attendu un enfant aussi blanc. Dans le village, on se perdait en conjectures à propos de l'enfant d'Agatha... » (Francis Bebey : 1967 ; 204).

C'était évident qu'Agatha avait trompé Mbenda avec quelqu'un d'autre mais aveuglé par l'amour, Mbenda ne pense pas un seul instant qu'elle aurait pu lui faire cela ; il vit dans l'espoir du changement à savoir, reprendre le teint noir de son père , autrement dit la couleur locale. Cet espoir va se transformé en désenchantement car le fils d'Agatha ne sera ni blanc, ni noir. Plus tard, mère Mauvais-Regard en fera la révélation en ces termes. :

Je la voyais, ta femme, quand le blanc grand et fort et avec des dents en or venait la chercher la nuit, lorsque tu étais absent. Il venait à bicyclette, afin de n'attirer l'attention de personne. Je l'ai vu plusieurs fois. Mais fils, que voulais-tu que je dise alors ? Tout le monde ne serait-il pas parti à parler de ma mauvaise langue ? Aussi avais-je refusé de révéler ce que je voyais... Un jour ta femme est rentrée tard, au petit matin, et j'ai encore vu le Blanc sur sa bicyclette ; il était venu la raccompagner... Ne cherche pas, et n'essaie pas de t'y tromper : l'enfant d'Agatha ce n'est pas le tien fils. (Francis Bebey ; 1967 : 206).

Alors que Mbenda dans son désarroi confie au roi Salomon sa souffrance, la réaction de celui-ci face à la trahison va dans le sens de la tolérance. C'est ce qui ressort dans les lignes qui suivent :

Que faire ? Répéta-t-il. En somme, que veux-tu faire d'un enfant naturel ? C'est bien là le sens de ta question, n'est-ce pas ? Et tu veux m'obliger à te répondre, moi ? Dis, avoue que tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire : ce n'est pas le premier enfant « sans père » qui te vienne au monde, que je sache ? Qu'as-tu donc fait du premier ?...Allons, fils, remets-toi, poursuivit le roi ; et puis, regarde donc les choses en face. Tu n'as pas le droit de te laisser abattre ainsi, toi, La Loi, le plus fort des jeunes gens de chez nous. Et puis, tu sais, qu'il vienne du ciel ou de l'enfer, un enfant, c'est toujours un enfant » (Francis Bebey : 1967 ; 206-207).

L'auteur, à travers ses personnages et ces différentes situations dévoile son penchant pour la tolérance, l'infidélité n'étant pas une raison valable pour mettre un terme à une union ; le plus important dans ces situations c'est l'avenir de tout un chacun et le devenir des enfants qui naissent de ces mariages. C'est ainsi que Mbenda qui est une fois de plus victime d'une infidélité après celle de Fanny, ne se décourage pas, et continue à vivre avec ses deux épouses infidèles, ainsi que leurs enfants. Cet équilibre conjugal est développé dans cet extrait:

« Aujourd'hui, le fils d'Agatha a grandi. Je ne l'ai pas refusé, malgré le terrible cas de conscience qu'il me posa quelque temps après sa naissance. Bien entendu, un physique comme le sien, il a tout l'air d'un enfant venu de loin. Parfois, je le regarde jouer sur la place du village, avec des petits garçons de son âge » (Francis Bebey : 1967 ; 208).

Une autre idéologie de l'auteur et non des moindres est la valorisation des libertés individuelles.

3.4 La valorisation des libertés individuelles

L'un des facteurs de l'épanouissement de l'individu étant la liberté, restreindre celle-ci devient un souci majeure, pour celui ou celle directement concernée. Dans l'œuvre, le héros Mbenda épouse la femme qui a été choisie par son père, sans contestation afin de ne pas déshonorer son défunt père et désobéir aux anciens de son village. Son mariage avec Fanny se déroule sans problème, en dépit de son penchant pour Agatha, que toute la communauté répugne. Si la vie d'Agatha est étalée au grand jour et si celle-ci n'affiche aucune considération pour les valeurs sociales, Mbenda ne fléchit pas dans ses sentiments et envisage même vivre avec elle une vie de couple malgré l'opposition des membres de sa communauté. En fait, l'apport du roi Salomon dans la réussite de cette union est considérable. Dans son pouvoir de conciliations, il sait rapprocher les situations inconciliables. C'est ce qui fait sa force, c'est sa capacité de discernement, de la recherche des solutions appropriées aux

problèmes. C'est le sage. S'il reste attaché à la tradition, il respecte Mbenda dans son choix, s'attèle à fléchir Maa Medi dans sa rigueur qui s'inscrit dans la logique du respect d'une tradition. C'est ce qui ressort dans ces propos:

Mais tu dois savoir ce qui se passe dans la tête de La Loi : il se dit qu'à son âge, il nous a déjà beaucoup obéi. Avoue que c'est vrai : n'as-t-il pas épousé sans faire, objection une femme que nous lui avons imposée ?...Il a pris cette fille, bien qu'il eut certainement préféré ne pas la prendre pour compagne. Il a donc obéi, comme doit faire un bon garçon. Par contre, il remarque que tout ce qu'il a demandé, lui a été refusé jusqu'à présent, comme s'il n'avait pas le droit de demander quelque chose, lui aussi. Ce n'est pas juste Maa Médi ; nous ne pouvons pas éternellement prendre notre fils pour un gamin. Il est à l'âge où l'homme tient à s'affirmer, d'une manière ou d'une autre. (Francis Bebey : 1967 ; 156-157).

Le roi Salomon va plus loin dans sa tentative de conviction de Maa Médi :

Femme, tous tes arguments sont bons. Ce n'est pas moi qui irais te donner tort. Mais il faut que tu comprennes les choses comme elles se présentent : La Loi aime une fille, il se trouve que c'est, selon nous, une fille perdue. Mais lui, il l'aime, et il voudrait l'épouser. Il nous a d'abord témoigné son respect envers nous, en épousant une femme que nous lui ordonnions pratiquement de prendre ; mais il entend, de même que nous respectons sa personnalité en acceptant le choix qu'il a fait de son plein gré, d'épouser Agatha. (Francis Bebey ; 1967 ;157-158).

De ces propos, on se rend compte que si l'auteur milite pour la conservation des valeurs traditionnelles, il milite aussi pour l'adoption des valeurs modernes qui accordent la primauté aux libertés individuelles.

En outre, en représentant la témérité de Mbenda pris dans l'élan de deux cultures, l'auteur s'inscrit encore en faveur des libertés individuelles. En fait, le personnage conscient de la valeur des normes sociales et des conséquences qui en découlent en cas de non-respect, choisit de faire face à sa mère et lui tenir tête. Il s'agit d'un message de Francis Bebey dissimulé dans les actions des personnages.

A la fin de notre analyse, nous pouvons retenir que Francis Bebey, à travers l'institution du mariage démontre les mécanismes du fonctionnement social, une société où l'individu englobé dans les structures rigides se bat pour son épanouissement. Qu'il se trouve du côté de la tradition ou du modernisme, l'être humain a besoin de s'exprimer, de se sentir soi-même et

la tolérance dont il est question ici, le respect des valeurs individuelles, deviennent des éléments indispensables à la construction d'une société harmonieuse.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Au moment où nous mettons un terme à notre travail, nous aimerions rappeler les différents points importants qui auront retenu notre attention. En effet, notre travail de recherche était intitulé *Le mariage dans Le Fils d'Agatha Moudio* de Francis Bebey. Il était question pour nous de voir la place que ce thème occupe dans l'œuvre de Francis Bebey, interrogation qui constituait l'essence même de notre problématique.

Notre hypothèse générale stipulait que le mariage occupe une place de choix dans *Le Fils d'Agatha Moudio*. Cette hypothèse générale répond au problème qui sous-tend notre travail, à savoir la place du mariage dans notre corpus. Ce souci nous a permis en guise de solution, d'émettre des hypothèses secondaires nous permettant de mieux cerner les contours de cette réflexion. Ces éléments de réponse se structurent autour de trois points qui dessinent d'une manière ou d'une autre notre plan de travail.

Dans la première partie intitulée **le mode d'organisation du mariage dans *Le Fils d'Agatha Moudio***, l'objectif était de faire ressortir les critères fondamentaux qui régissent le mariage dans la société de l'œuvre. On s'est rendu compte que le mariage fonctionne selon les normes prédéfinies par les anciens qui sont imposées aux générations suivantes comme il est de tradition. En effet, les jeunes, en l'occurrence Mbendaet Fanny, se conforment à la tradition et s'engagent dans le mariage selon les normes au détriment de leur volonté. Un regard a été mis sur les principes qui régissent le mariage à savoir : la soumission et le respect, la virginité, le courage, l'implication de la communauté, et le respect du choix des parents, qui sont les aspects sur lesquels les anciens s'appuient pour fonder leur jugement.

Nous avons pu dégager le fait que ces principes sont intangibles, car elles constituent les bases de fonctionnement de la société.

Dans la deuxième partie intitulée **les conséquences liées au mode d'organisation du mariage**, de l'étude que nous avons menée, il ressort que les libertés individuelles dans ce mode de fonctionnement social deviennent des valeurs obsolètes. Ce qui compte, c'est la communauté ; l'individu n'ayant plus de place, ses choix ne sont plus l'expression de son Moi, mais deviennent des entités sociales. Les conséquences en sont les mariages d'impubères, la soumission aux pratiques obscurantistes. Certaines valeurs morales tombent en désuétude. C'est ainsi que l'argent prend de la valeur, transformant les divers acteurs en esclaves de la dot, élément de la base du fonctionnement social, et devient une forme d'escroquerie grossière. L'infidélité perçue comme un symbole d'immoralité devient une simple conséquence du mode de gestion de la société.

Dans la troisième partie du travail intitulée **la vision du monde de l'auteur**, à travers l'analyse du mode d'organisation sociale, et les conséquences qui en découlent, nous avons pu décrypter quelques messages de l'auteur à savoir : l'éloge de la tolérance, la valorisation des libertés individuelles, la conciliation de la tradition et du modernisme, la satire des pratiques obscurantistes. En s'interrogeant sur la raison pour laquelle l'auteur accorde une si grande importance au mariage dans son œuvre, nous comprenons que le mariage qui a longtemps été considéré comme une union des familles, est tout d'abord une affaire de deux personnes qui s'aiment mutuellement. Par amour mutuel, nous entendons un amour entre deux individus capable d'aboutir à une union durable. Il ne s'agit pas pour l'auteur de mettre une barrière aux valeurs culturelles et leurs principes, mais de montrer qu'au-delà du respect de ces valeurs, une autre dimension est à considérer, à savoir celle propre à l'individu.

Parvenue à ce niveau du travail, nous avons pu confirmer notre hypothèse générale du travail à savoir que dans le *FAM*, le mariage occupe une place de choix. Tout compte fait, il s'agit d'une œuvre de réflexion, c'est-à-dire qui offre une occasion aux Africains de méditer sur la manière d'utiliser les aspects de la civilisation importée des autres continents pour construire l'Afrique moderne.

Il convient de noter que de ce travail, nous avons pu dégager un intérêt social. En effet, la dynamique d'ouverture au monde ou à l'inter culturalité est inéluctable de nos jours. On vit désormais dans un village planétaire et on est citoyen du monde. Aucun peuple ne peut donc vivre en vase clos. Mais l'important est de s'ouvrir aux autres tout en restant soi-même. Cette ouverture est signe d'échanges fructueux, signe de développement. L'auteur montre qu'une société ne peut aspirer au développement si elle ne s'ouvre à l'extérieur. Et cela mérite de grands sacrifices ; à savoir celui de soi-même, celui de la tradition, celui de la personnalité profonde du peuple africain. En résumé, la modernité n'est pas synonyme de rupture avec les sources vives du passé, mais une intégration des éléments nouveaux au passé. Par ailleurs, la société n'est pas celle d'un moment particulier, mais doit se structurer suivant le principe de la temporalité car si le retour au passé permet de comprendre le présent, le présent quant à lui permet d'entrevoir l'avenir. C'est donc dans la prise en compte de la tradition associée aux éléments de la modernité qu'une société peut construire son propre épanouissement.

Ainsi, dans le cadre du mariage, qui est l'aspect que nous avons choisi pour diriger nos recherches, adopter le modernisme en parallèle avec la tradition implique donner la liberté

aux individus dans leurs choix de conjoint. Vouloir imposer un choix à nos enfants ne pourra que mener aux conflits de générations.

C'est ainsi que les parents devraient tenir compte de l'âge de leurs enfants avant de les conduire au mariage, les mariages d'impubères étant généralement voués à l'échec. Les enfants n'ayant pas atteint ne certaine majorité ne sont pas en capacité de réfléchir mûrement en ce qui concerne leur avenir et ne peuvent, par conséquent, pas gérer leur foyer comme il se doit. Il est vrai que dans la société du texte, la tradition prévoit l'éducation de la jeune fille par sa belle- mère lorsqu'elle entre en mariage, mais cette manière de faire recèle des insuffisances car il est nécessaire que la jeune fille soit intellectuellement prête à faire face à la vie de femme au foyer. Lorsque nous prenons le cas de Fanny qui est exposée au mariage à l'âge de quatorze ans, et se donne sexuellement à Toko, le compagnon de Mbenda, on comprend son ignorance des lois et principes du mariage. En fait, elle ne dispose pas encore de capacité de discernement qui lui permette de mesurer la portée de son acte. Par ailleurs, les grossesses et accouchements précoces, loin de contribuer au perfectionnement de la jeune fille, constituent un danger car mettant en jeu son pronostic vital.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. CORPUS

- Francis Bebey, (1967) *Le Fils d'Agatha Moudio*, Editions Clé, Yaoundé.

II. LES MÉMOIRES

- Angèle, Mengue, (1992) *Le Mythe du mariage dans Sous la cendre le feu d'Evelyne Mpoudi Ngolle*, Université de Douala.
- Barnabas, Ehoubo Athangan, (1995), *Le Thème du conflit dans Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, E.N.S, inédit.
- Cornelia, Bounang, (2012), *Le Mariage africain entre tradition et modernité : étude socio-anthropologique du couple et du mariage dans la culture gabonaise*, Université Paul Valéry-Montpellier III.
- Elie, Robert Sah, (1996), *Les Sources d'inspiration de Francis Bebey, Yaoundé*, Université de Yaoundé I.
- Félicité, Mogou Djowe, (2009), *L'Enseignement de l'adjectif qualificatif à partir d'un texte littéraire : Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, E.N.S.
- Rachel, Kingue Priso, (2011), *Le Pouvoir de la parole dans Le Fils d'Agatha Moudio*, Yaoundé, Université de Yaoundé I.
- Yolande, Mesmine Ngatchié, (2012), *La Référence Déictique dans Le Fils d'Agatha Moudio : Occurrences et Fonctions*, Yaoundé, E.N.S, inédit.

III. AUTRES ŒUVRES DE L'AUTEUR

- *Concert pour un vieux masque*, (1980), l'Harmattan, Paris.
- *Das regenkind*, Peter Hammer Verlag, Wuppertal.
- *Embarras et Cie*, (1968), Editions Clé, Yaoundé.
- *Kommt auf die Welt*, (1980), Peter Hammer Verlag, Wuppertal.

- *La Poupée Ashanti*, (1973), Yaoundé, Edition Clé.
- *La Radio diffusion en Afrique Noire*, (1963), Paris, Editions Saint Paul.
- *Le Roi Albert d'Effidi*, (1977) Editions Clé, Yaoundé.
- *La Nouvelle saison des fruits*, (1980), Dakar, NEA.
- *La Lune dans un seau tout rouge*, (1989) Hatier, Paris.
- *Le Ministre et le griot*, (1992), Saint Maur, Sepia.
- *L'Enfant –pluie*, (1994), Paris, Sépia.
- *Musique de l'Afrique*, (1969), Horizon de France, Paris.
- *Trois petits cireurs*, (1972), Editions Clé, Yaoundé.

IV. OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES

- Grace, Etonde Kotto, (2006), *Portraits de femmes à travers Le Fils d'Agatha Moudio de Francis Bebey*, Editions Clé, Yaoundé.
- Jacques, Binet, (1959) *Le Mariage en Afrique noir*, Paris, Editions du Cerf.
- L.S. Senghor, (1964), « *Ce que l'Homme noir apporte* », in Liberté I , Négritude et Humanisme, Seuil, Paris.
- Mongo, Beti, (1986), *Peuples Noirs Peuples Africains*, PNP n°53 /54.
- Thérèse, Tsafack, (2013) *Le Fils d'Agatha Moudio ou le roman de l'ambigüité*, in Synergies d'Algérie, n° 19.
- Richard, Marcoux et Phillipe, Antoine, (2011), *Pluralité des formes et des modèles matrimoniaux*, IRD-CEPED, Université Laval, Presses des Universités du Québec, octobre.
- Yinda, Hélène, (2002), *Femmes africaines*, Yaoundé, Edition Sherpa.

V. TEXTES CRITIQUES SUR LES OUVRAGES DE FRANCIS BEBEY

- Bouelet, Remy Sylvestre, (1974), *La Femme dans l'oeuvre de Francis Bebey*, Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé, inédit.
- Centre Culturel Français, *Francis Bebey (2001) : un homme du monde*.
- Hoyet, Dominique, (1979) *Francis Bebey*, Paris, Fernand Nathan.
- Kowap, René, (1976), *Francis Bebey et le petit peuple*, Mémoire de Maîtrise, Université de Yaoundé, inédit.

- NdachiTagne, David, (1993), *Francis Bebey*, Paris, L'Harmattan.
- SEPIA, (1990), « *Qui êtes-vous Francis Bebey ?* » in Revue culturelle, n° 4.

VI. OUVRAGES ET ARTICLES THÉORIQUES

- Bélisle, Pierre, (1970), « *Sur la critique de Jean-Pierre Richard* », in Liberté, vol. 12, n° 1.
- Collot, Michel, (1988), « *Le Thème selon la critique thématique* », in Communications, Paris, Seuil.
- Goldmann, Lucien, (1995), *Le Dieu caché*, Paris, Seuil.
- *Pour une sociologie du roman*, (1974), Paris, Seuil.
- Richard, Jean-Pierre, (1961), *L'univers Imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.
- *Proust et le monde sensible*, (1974), Paris, Seuil.
- *Onze études sur la poésie moderne*, (1967), Paris, Seuil, Pierres Vives.
- Rimmon-Kennan, Shlomith, (1985) « *Qu'est-ce qu'un thème ?* », Poétique, n°64.

VII. OUVRAGES MÉTHODOLOGIQUES

- Aktouf, Omar, (1987), *Méthodologie en sciences sociales et approche qualitative des organisations*, Québec, PUQ.
- Beaud, Michelle, (2003), *L'Art de la thèse : Comment préparer et rédiger une thèse de Doctorat ; un mémoire DEA ou de Maîtrise ou tout autre travail Universitaire*, Paris, La Découverte.
- FRAGNIERE, Jean-Pierre, (1986), *Comment réussir un mémoire*, Paris, Dunod.

VIII. OUVRAGES GÉNÉRAUX ET LITTÉRAIRES

- Adam, Jean-Michel, (1996), *Le récit*, Paris, P.U.F.
- Ahidjo, Ahmadou, (1981), *Organisation de l'Etat civil : ordonnance No 81-02 du 29 juin 1981*, Yaoundé, Fasst éditions.

- Abena, Dolphine Florence, (1991), *The emancipation of woman: an African perspective*, Accra Ghana, and University Press.
- Beauvoir, Simone, De, (1976), *Le Deuxième sexe I*, Paris, Gallimard.
- Barthes, Roland, (1988), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- Bureau, René, (2001), *Recherches et études camerounaises*, Yaoundé, Editions Clé.
- Bremond, Claude, (1983), *Pour le roman*, Paris, Duculot.
- Bolomo, Anne-Marie, (1995), *La Femme chez Mongo Beti*, Paris, Présence africaine.
- Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard.
- Bonnet, Gérard, (2007), *Les perversions sexuelles*, Editions P.U.F, collection Que sais-je ?
- Burguière, Alii, (1986) *Histoire de la famille*, Paris, Edition Armand Colin.
- Beitone, Alain, (2002) *Sciences sociales*, Paris, Editions Dalloz.
- Cheiman, Roger et Chemain-Degrange, Arlette, *Panorama de la littérature congolaise contemporaine*, Paris, présence africaine.
- Cornevin, (1991) *Littérature d'Afrique de langue Française*. Paris, P.U.F.
- Chevrier, Jacques, (1990) *Littérature africaine ; Histoire et grands thèmes*, Paris, Hatier.
- Claudes, Pierre et Yves Reuter, (1998), *Le Personnage*, Presses Universitaires de France, coll ; Que sais-je ?
- Dusabimana, Sylvère, « De la tradition à la modernité : étude du manichéisme discursif dans *Noces sacrées* de Seydou Badian. Essai d'analyse sociocritique », Université du Rwanda.
- Dirkx, Paul, (1999) *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin.
- Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan, (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- Dubois, Jacques, (1920), *La Littérature et le social*, Paris, Flammarion.
- Engels, Freidrich, (1989) *L'Origine de la famille : de la propriété privée de l'Etat*, Paris.
- Freud, Sigmund, (1971) *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF.
- Fedry, Jacques, (2004) *Lectures choisies sur le devenir de l'Afrique dans le monde*, Yaoundé, Presses de l'UCAC.
- Genette, Gérard, (1972) *Figure II*, Paris, Le Seuil.

- Glaudes, Pierre et Reuter, Yves, (1998) *Le Personnage*, Paris, P.U.F.
- Gaudreault, Maurice(1998) « *anxiété sociale, compétence sociale, habilités sociales, isolement social, rejet social et retrait social : clarification conceptuelle* », Université du Québec à Trois-Rivières, Mars.
- Henriot, Emile (1858), *Neuf siècles de littérature française*, Paris, Delagrave.
- Henri, Lemaitre, (1985) Extrait du dictionnaire Bordas de la littérature française, Paris, Bordas.
- Jouve, Vincent, (2000) *La Poétique du roman*, Paris Armand Colin.
- Melone, Stanislas, (1971) « *Le Poids de la tradition dans le droit camerounais* », Revue Penant.
- Mey, Gerhard et Spirik, Hermann, (1975) *La Famille africaine en milieu africain*, Yaoundé, (Maison d'édition S.P.).
- Nkolo, Foé, (2002) *Le Sexe de l'Etat*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé.
- Sawadogo, Yambangba Alfred, (1987) *La Polygamie en question*, Paris, Editions de Cerf.
- Sartre, Jean Paul, (1948) *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard.
- Phillipe, Antoine, (1992) « *Droits et coutumes africaines* », in Mariage, Edition, Beauchesne, Paris.
- Pallante, Giana, (2003) *Pour une éducation à la mondialité en Afrique*, Yaoundé, Presses de l'UCAC.
- Raimond, Michel,(1988) *Le Roman*, Paris, Armand Colin.
- Suberville, (1969) Jean, *Théorie de l'art et des genres littéraires n°719*, Paris, Edition de l'école.
- Olawalé, Elias, (1961) *La Nature du droit coutumier africain*, Paris, Présence Africaine.
- Putnam, Valérie, (1989) « Une étude foucaldienne de la « femme exotique » comme figure pédagogique du désir féminin alternatif dans le roman français de 1747 à 1997 », The University of New Mexico.
- Rey, Alain, (1953) *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Jean Lamour.
- Valette, Bernard, (1992) *Le Roman*, Paris, Nathan.
- Valette, Bernard, (1992) *Roman : initiation aux méthodes et aux techniques modernes d'analyse littéraire*, Paris, Nathan.

- Zeraffa, Michel, (1971) *Roman et société*, Paris, P.U.F.

IX. SITOGRAPHIE

- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Tradition>.
- <http://fr.wikipedia.org/wiki/Modernité>.
- <http://agora.qc.ca/relect.nsf/document>. L'encyclopédie de l'agora: le choc des civilisations selon Samuel HUNTINGTON.
- <http://www.africamaat.com>. Tradition-modernité
- <http://www.findarticles.com>. Etudes thématique selon Jean-Pierre Richard
- <http://www.lefigaro.fr/societo/2005/05/>
- <http://fr.ca.encarta.nsn.com/encyclopédie/tradition>.

X. DICTIONNAIRES

- Dictionnaire Larousse illustré 1995.
- Encyclopédia, Universalis, Tomme II, 99.
- Encyclopédie Universalis, 1988.
- Le Grand dictionnaire Encyclopédique Larousse, 1982.
- Larousse de poche, 2005, Edition mise à jour.
- Le Grand usuel Larousse.
- Microsoft Encarta, 2009.

TABLE DES MATIÈRES

Dédicace.....	i
Remerciements	ii
Résumé.....	iii
Abstract	iv
Abstract	iv
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
CHAPITRE I : L'ORGANISATION DU MARIAGE DANS <i>LE FILS D'AGATHA MOUDIO</i>	11
1.1 Critères fondamentaux.....	11
1.1.1 Le respect et la soumission	11
1.1.2 La virginité	13
1.1.3 Le courage	15
1.1.4 La dot	16
1.2. L'IMPLICATION DE LA COMMUNAUTÉ	19
1.3 LE RESPECT DU CHOIX DES PARENTS.....	20
CHAPITRE II : LES CONSÉQUENCES LIÉES AU MODE D'ORGANISATION DU MARIAGE.	24
2.1 LE CONFLIT DES GÉNÉRATIONS.....	24
2.2 MARIAGE D'IMPUBERES	26
2.3 LE MARIAGE PAR ENLEVEMENT	29
2.4 L'INSTABILITE CONJUGALE.....	31
2.4.1 L'infidélité.....	31
2.4.2 Le concubinage	32
2.4.3 La polygamie	34
CHAPITRE 3 : LA VISION DU MONDE DE L'AUTEUR	37
3.1 La satire sociale	38
3.2 La Conciliation de la tradition et du modernisme	42
3.3 L'éloge de la tolérance	45
3.4 La valorisation des libertés individuelles	48
CONCLUSION GÉNÉRALE	51
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	55